Library
of the
University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/ceniepieceencinq00graf

Cenie

L Lorain in del — J. Simard Sculp. 1710.

[redacted]

CENIE,

PIECE EN CINQ ACTES.

Représentée pour la premiére fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, *le 25. Juin 1750.*

Le Prix est de Trente Sols.

[Graffigny, Françoise ...]

A PARIS

394056
19.6.41

Chez CAILLEAU, *Libraire, ruë S. Jacques, au dessus de la rue des Mathurins, à S.t André.*

M.DCC.LI.

de Lorrain in. del.

Avec Approbation et Privilége du Roi.

PQ
1986
C4
1751

A MONSEIGNEUR LE COMTE DE CLERMONT, PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

En dédiant Cénie à VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

c'eſt lui faire hommage de ſon propre bienfait. Vous ſçavez, Monſeigneur, que le ſeul déſir de contribuer à vos amuſemens me fit reprendre un Ouvrage abandonné depuis pluſieurs années. Vous daignâtes en remarquer les défauts; il devint moins informe. Vous avez pris ſur vous le danger de le rendre public, le nom de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *en a fait le ſuccès.*

Ce n'eſt pas ſans une peine extrême, Monſeigneur, que je m'im-

poſe ſilence ſur le tribut de louanges que m'inſpireroit ma reconnoiſſance. Mais ſi l'on pardonne difficilement aux femmes de penſer & d'écrire ſur des matieres qui ſont à leur portée, comment recevroit-on la peinture ébauchée que je pourrois faire des qualités éminentes, qui font admirer à toute l'Europe la grandeur de votre ame? Me conviendroit-il de parler des Villes priſes par votre courage & votre prudence, des Batailles gagnées par une valeur héréditaire

aux Héros de votre ſang, dont vous rappellez ſans ceſſe le ſouvenir & l'image? Non, Monſeigneur : il faut que je m'en tienne à l'admiration, & au profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME;

La très-humble & très-obéïſſante Servante.
D'HAPPONCOURT DE GRAFIGNY.

CÉNIE,

PIÉCE NOUVELLE,

EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

DORIMOND, *Vieillard.* M. SARRASIN.

MERICOURT, } M. ROSÉLIE.
Neveux de Dorimond.
CLERVAL, } M. GRANDVAL.

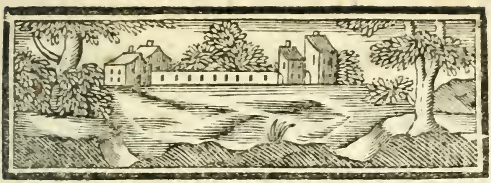
CÉNIE, Mademoiselle GAUSSIN.

ORPHISE, *Gouvernante de Cénie*, Mlle. DUMESNIL.

LISETTE, *Suivante de Cénie*, Mlle. GAUTIER.

DORSAINVILLE, *Ami de Clerval*, M. LANOUE.

La Scene est dans la Gallerie de la Maison de DORIMOND.



CÉNIE,

PIÉCE NOUVELLE,

EN CINQ ACTES.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LISETTE *ſeule.*

MERICOURT me ſeroit-il encore échappé ? J'ai cru le voir prendre le chemin de cette gallerie. Oui, je ne me ſuis pas trompée. Monſieur, Monſieur. . . .

SCENE II.

MERICOURT, LISETTE.

MERICOURT.

QUOI! c'eſt l'aimable Liſette que je retrouve ici?

LISETTE.

Oüi, Monſieur, c'eſt Liſette, toujours fidelle à vos intérêts, qui guette depuis une heure le moment de vous entretenir.

MERICOURT.

Il faut, ma chere Enfant, remettre cette converſation à un autre tems. Mon Oncle s'eſt emparé de moi au ſortir de ma chaiſe, je n'ai encore vû perſonne.

LISETTE.

Je veux vous parler la premiere;

Excepté votre Oncle, tout dort encore dans la maiſon, & j'aurai le loiſir de vous bien quereller. A-t-on jamais fait, dites-moi, une ſi longue abſence, quand tout devoit vous rappeller ici ?

MERICOURT.

Je n'ai pû revenir plûtôt. Tu ſçais que mon Oncle, par le même courier que je lui dépêchai à la mort de Meliſſe, me manda de ne point quitter la Province, ſans avoir terminé le Procès commencé.

LISETTE.

Je vous avois donné un bon conſeil; il falloit ne me point renvoyer; me laiſſer le ſoin des funérailles, & venir vous-même lui annoncer la mort de ſa femme.

MERICOURT.

Le conſeil étoit très-mauvais. Dorimond a une naïveté dans l'ame, qui ne lui laiſſe voir les choſes que

comme naturellement elles doivent être. Ne point attendre ſes ordres, ne point rendre les derniers devoirs à une femme ſi chere, eût été l'offenſer par l'endroit le plus ſenſible. Mais, dis-moi, on a donc quitté le deüil?

LISETTE.

Oüi, depuis hier nos ſix mois ſont finis. Pour votre Oncle il le portera, je crois, toute ſa vie.

MERICOURT.

Je l'ai trouvé encore plus affligé que je ne le croyois. Comment a-t-il pû ſe reſoudre à te garder ici? Toi, qui le fais ſouvenir ſans ceſſe de la perte qu'il a faite.

LISETTE.

Bon! a-t-il jamais renvoyé perſonne? A mon arrivée le bon-homme me dit en ſanglottant que je ne devois pas ſonger à ſortir de chez lui. Je vis qu'il étoit de votre intérêt que j'y reſtaſſe; j'y reſtai.

MERICOURT.

De mon intérêt ! Tu es donc à Cénie ?

LISETTE.

J'y ſuis ſans y être. Car Madame la Gouvernante avec ſes manieres poliment impérieuſes, m'écarte de ſa pupille autant qu'il eſt poſſible. Mais ſi par là elle m'empêche de vous ſervir autant que je le voudrois, je ſuis du moins en état de vous avertir de ce qui ſe paſſe.

MERICOURT.

Eh bien, Liſette ?

LISETTE.

Vos affaires vont mal.

MERICOURT.

Comment ?

LISETTE.

Très-mal, vous dis-je.

MERICOURT.

Parles donc.

LISETTE.

Patience. Avant que de parler, il me faut un ſecret. Voyez ſi vous pouvez vous reſoudre à me le confier.

MERICOURT.

Eh, tu n'as qu'à dire; tous mes ſecrets ſont à toi.

LISETTE.

Qui né vous connoîtroît, croiroit déja les tenir.

MERICOURT.

Comment veux-tu que je te ſatisfaſſe, ſi tu ne me dis pas ce que tu veux ſçavoir?

LISETTE.

Etiez-vous amoureux de Meliſſe?

MERICOURT.

Vous êtes folle, Liſette?

LISETTE.

Elle eſt morte, il n'y a plus rien à cacher.

MERICOURT.

Vous n'y penſez pas; quoi l'Epouſe adorée d'un Oncle à qui je dois tout !

LISETTE.

Quand aux ſcrupules, laiſſons-les à part, je ne vous en connois pas beaucoup.

MERICOURT.

Je ne ſuis point un monſtre, & Liſette en feroit un, ſi elle parloit ſérieuſement.

LISETTE.

Voyons donc ſi mon idée a ſi peu de vraiſemblance : Meliſſe d'un caractére déteſtable ſéduit par de fauſſes vertus un Vieillard d'une probité ſcrupuleuſe, bon par excellence, eſclave de l'honneur, en-

nemi des ſoupçons, & que la crainte d'être injuſte rend facile à tromper. Elle s'empare de lui à l'excluſion de tout le monde, elle lui donne un enfant, renverſe votre fortune; vous êtes ambitieux, vous devez la haïr, & vous rampez devant elle? Vous êtes le plus faux, ou le plus amoureux des hommes.

MERICOURT.

Deux mots éclairciſſent le myſtére. Dorimond ne voyoit que par les yeux de Meliſſe, ce n'étoit donc que par Elle que je pouvois me maintenir auprès de lui. Elle avoit, comme tu dis, renverſé ma fortune, elle pouvoit la rétablir en me donnant ſa fille; je la ménageois; cela eſt tout ſimple.

LISETTE.

La peſte, quelle ſimplicité!

MERICOURT.

La diſſimulation n'eſt point un

vice, & trop de ſincérité eſt ſouvent un défaut.

LISETTE.

Ah ! ce défaut là ne vous fera jamais rougir : mais l'amitié de Meliſſe ne pouvoit-elle ſe ménager tout haut ? Pourquoi tant de mots à l'oreille pendant ſa vie, & des conférences ſi ſecrettes aux approches de ſa mort ?

MERICOURT.

Liſette, n'allez pas plus loin, & modérez votre curioſité.

LISETTE.

Soit, auſſi-bien la partie n'eſt pas égale. Il ne me reſte donc qu'à vous avertir ; premierement, de vous défier d'Orphiſe : elle ne vous aime pas.

MERICOURT.

Quant à la mauvaiſe volonté de Madame Orphiſe, je m'en embaraſſe

peu : paſſons. Comment mon frere eſt-il avec mon Oncle?

LISETTE.

A merveille. Depuis ſon retour Dorimond a redoublé d'amitié pour lui. Il croit ne pouvoir trop le dédommager de l'inutilité de ſon voyage.

MERICOURT.

Comment? Clerval. . . .

LISETTE.

Clerval n'a rapporté de de-là les Mers que la cruelle certitude qu'il ne vous reſte à l'un & à l'autre aucun bien ſur la terre : mais avec cela je ne vous plaindrois pas, s'il n'étoit pas plus amoureux qu'il n'eſt intéreſſé.

MERICOURT.

Quoi ! mon frere ſeroit amoureux de Cénie?

LISETTE.

Il eſt plus ; il eſt aimé.

MERICOURT.

Aimé ! cela eſt fort. Mon Oncle eſt-il inſtruit de cette intrigue ?

LISETTE.

Non, vraiement : de l'humeur dont il eſt, il les auroit déja mariés.

MERICOURT.

Peut-être ; c'eſt ſelon la maniere dont il l'auroit appris. Clerval m'enlever Cénie ! ... lui ! . . . c'eſt ce qu'il faudra voir. Mais, es-tu bien ſûre de ce que tu dis ?

LISETTE.

Très ſûre, je m'y connois.

MERICOURT.

Que Cénie ait reçu avec indifférence des ſoins qui devoient la perſuader....

LISETTE.

D'un amour que vous ne ſentiez pas.

MERICOURT.

Je le paſſois à ſon extrême jeuneſſe.

LISETTE.

La jeuneſſe a quelquefois un inſtinct plus ſûr que l'expérience.

MERICOURT.

Mais qu'elle aime Monſieur mon frere! il faudra, s'il lui plaît, qu'elle s'en détache.

LISETTE.

Cela ne ſera pas aiſé, je vous en avertis. Clerval eſt aimable, & tout jeune qu'il eſt, il s'eſt acquis une réputation à la guerre qui le met fort bien à la Cour; cela ne laiſſe pas d'être un mérite auprès d'une jeune perſonne.

MERICOURT.

Nous trouverons des armes pour le combattre.

LISETTE.

Pour moi, je ne vous vois de reſſource que dans l'amitié que Meliſſe avoit pour vous. Sa mémoire eſt plus chere que jamais à votre Oncle ; profitez de la circonſtance. Le voici, je vous laiſſe avec lui.

SCENE III.

DORIMOND, MERICOURT.

DORIMOND.

JE ne ſçaurois me paſſer de te voir, mon cher Neveu ; je t'ai quitté pour me remettre du ſaiſiſſement que m'a cauſé notre premiere entrevue ; je te cherche à préſent, hélas ! qui ſçait pourquoi ?

Peut-être pour m'affliger de nouveau.

MERICOURT.

Il eſt naturel, Monſieur, que mon retour ait renouvellé votre douleur. Elle eſt ſi juſte.

DORIMOND.

Tu ſçais mieux que perſonne, ſi je dois pleurer toute ma vie cette vertueuſe Epouſe. Tu excuſes mes foibleſſes : ce n'eſt qu'avec toi que je puis donner un libre cours à mes regrets, cependant je ne voudrois pas t'en accabler.

MERICOURT.

Je les partage ſi ſincérement....

DORIMOND.

C'eſt ce qui doit me retenir. Tâchons de les ſuſpendre pour un moment, & parlons de tes intérêts. Je t'ai mille obligations, mon cher Mericourt, tu as conduit mes affaires

faires mieux que je n'aurois fait moi-même : mais je ſens encore plus vivement les ſoins que tu as rendus à Meliſſe juſqu'à ſa derniere heure. Je veux récompenſer ton zéle, & je voudrois le récompenſer à ton goût ; car ce n'eſt pas faire du bien, ſi on ne le fait au gré de ceux qu'on oblige.

MERICOURT.

Si j'ai mérité quelque choſe, Monſieur, ce n'eſt que par mon attachement.

DORIMOND.

J'attendois ton retour avec impatience pour exécuter un projet formé depuis longtems. Tu marquois autrefois du goût pour Clarice ; c'eſt une fille faite qui convient à ton âge : ſes parens ſont mes amis, ils ne me la refuſeront pas : je te la deſtine avec le quart de mon bien. Ma fille ſera pour ton frere, ils ſont

d'un âge plus convenable. Cet arrangement te plaît-il ?

MERICOURT.

Pourquoi en faire, Monſieur ? Pourquoi vous dépouiller ? Jouiſſez de vos richeſſes, elles vous ont coûté tant de périls & de travaux !

DORIMOND.

J'en jouirai, je vous rendrai tous he ureux.

MERICOURT.

Eh ! Monſieur, que n'avez-vous pas fait pour nous ? vos Neveux n'ont-ils pas trouvé dans votre maiſon des bontés paternelles, une éducation, une abondance......

DORIMOND.

Je compte cela pour rien, c'étoit un devoir.

MERICOURT.

Un devoir !

DORIMOND.

Oüi, un devoir. J'avois contribué au mariage de ma sœur, je croiois la rendre heureuse, il en est arrivé tout autrement. Elle n'a pû survivre au désastre de ses affaires, à la perte de son mari : n'étoit-il pas juste que je me chargeasse de ses enfans ?

MERICOURT.

Eh bien, Monsieur, vos prétendus devoirs sont remplis par tout ce que vous avez fait. C'est à nous à présent à travailler à notre fortune.

DORIMOND.

Pourquoi vous en laisser la peine, si je puis vous l'épargner ? Le mariage que je te propose, est-il de ton goût ?

MERICOURT.

Monsieur, . . . mon obéissance....

DORIMOND.

Ne parlons point d'obéïſſance ; c'eſt une gêne ; je n'en veux impoſer à perſonne.

MERICOURT.

On peut obéir ſans contrainte.

DORIMOND.

Oüi, mais quand on accepte mes offres, je veux remarquer ſur le viſage une certaine joye, qui m'aſſure que l'on a autant de ſatisfaction, que je prétends en donner.

MERICOURT.

Vous devez voir, Monſieur....

DORIMOND.

Je ne vois rien qui me plaiſe. Tu ſçais que je chéris la franchiſe autant que je hais les détours.

MERICOURT.

Ah ! ſur la franchiſe, je crois avoir fait mes preuves.

DORIMONT.

Pas toujours. Je te ſoupçonnois autrefois d'avoir un peu trop de cette diſſimulation, que des gens plus défians que moi,auroient priſe pour de la fauſſeté ; mais depuis longtems Meliſſe m'en avoit fait revenir.

MERICOURT.

Ah ! Monſieur, ſi je ne dois votre retour qu'à Meliſſe, elle n'eſt plus. Qui me répondra qu'à l'avenir....

DORIMOND.

Mon cœur. Outre qu'il m'eſt doux d'aimer mon Neveu, c'eſt que les ſoupçons m'importunent ; & de tous les maux néceſſaires à la Société, la défiance eſt à mon gré le plus inſupportable.

MERICOURT.

Vos bontés me raſſurent à peine contre le malheur de perdre votre eſtime, moi qui fais mon unique

étude de mériter celle de tout le monde.

DORIMOND.

Et tu as grande raiſon : retiens ceci de moi. Avec l'eſtime générale on ne ſçauroit être tout-à-fait malheureux. C'eſt elle qui m'a ſoutenu dans mes traverſes, je lui dois mes richeſſes, & la ſatisfaction de n'avoir rien perdu des droits de ma naiſſance dans un commerce que ma probité a rendu honorable. Au reſte, ne te fais pas une peine du paſſé. Si je ne t'eſtimois pas, je pourrois te faire du bien, mais je ne vivrois pas avec toi. Revenons à notre affaire, & parle ſincerement.

MERICOURT.

Vous le voulez, Monſieur : eh bien, je comptois aſſez ſur vos bontés pour me flatter de devenir votre gendre.

DORIMOND.

Tu aimes Cénie ?

MERICOURT.

Oüi, Monſieur, mon goût pour elle, le deſir de vous être plus étroitement attaché, tout ſe raſſembloit pour faire de cette union l'objet de tous mes vœux.

DORIMOND.

Je t'en ſçais gré. Quoique Cénie ſoit bien jeune pour toi, je ſerois ravi.... T'aime-t-elle ?

MERICOURT.

Je l'ignore, Monſieur; il ne me convenoit pas de faire aucune démarche là-deſſus ſans votre aveu.

DORIMOND.

On ne peut ſe conduire avec plus de ſageſſe & de décence. Tu ne ſçais pas la ſatisfaction que tu me donnes, mon cher Neveu. Il y a long-tems que je t'aurois propoſé ma fille, ſi je n'avois craint de gêner ton goût pour Clarice.

MERICOURT.

Pouviez-vous douter de mes ſentimens ?

DORIMOND.

Allons, je vais de ce pas te propoſer à Cénie.

MERICOURT.

Je crois, Monſieur, qu'il n'eſt pas à propos de lui parler devant ſa Gouvernante.

DORIMOND.

Pourquoi ?

MERICOURT.

Il eſt toujours prudent de ne point confier ſes deſſeins à un domeſtique.

DORIMOND.

Tu ne connois pas Orphiſe. C'eſt une femme d'un mérite ſupérieur, & qui n'a rien de la baſſeſſe de ſon état.

MERICOURT.

MERICOURT.

Il eſt vrai ; mais comme cette confiance n'eſt pas néceſſaire, on peut s'en diſpenſer comme d'une choſe inutile.

DORIMOND.

Soit. Je vais ſçavoir ſi ma fille eſt éveillée, & lui communiquer notre projet.

SCENE IV.

MERICOURT, *ſeul.*

VOILA, Dieu merci, mes affaires en bon train. Mais Dorimond eſt ſi facile....... les refus de ſa fille peuvent en un moment le faire changer de réſolution.... ah Cénie! tremblez pour votre ſort, ſi vous aimez aſſez Clerval pour braver mon ambition. Je ne perdrai pas impunément quinze ans de contrainte. J'ai de quoi me venger de vos mépris.

SCENE V.

MERICOURT, LISETTE.

LISETTE.

EH bien, Monſieur, j'ai vû ſortir Dorimond : comment vont vos affaires ?

MERICOURT.

Fort bien. Mon Oncle va me propoſer à Cénie.

LISETTE.

Cela eſt bon : mais ſi elle vous refuſe ?

MERICOURT.

Elle n'oſeroit. A ſon âge on ne ſçait qu'obeir.

LISETTE.

Elle eſt jeune, Monſieur ; mais ſon eſprit....

MERICOURT.

Je ne ſuis pas un ſot, Liſette.

LISETTE.

D'accord, mais elle aime Clerval.

MERICOURT.

Et Dorimond m'aime.

LISETTE.

Ne nous flattons pas, vous n'avez du bon homme qu'une amitié acquiſe à force d'art. Il aime Clerval tout naturellement, la différence eſt grande.

MERICOURT.

Je m'attends à tout, je ſçaurai tout parer.

LISETTE.

En ce cas mes petits avis vous ſont inutiles, prenez que je n'aye rien dit.

MERICOURT.

Tu te fâches, Liſette.

LISETTE.

Oui, je me fâche. C'eſt avoir une grande habitude d'être faux que de l'être avec moi.

MERICOURT.

Moi, faux?

LISETTE.

Oui, quelque mine que vous faſſiez, vous n'êtes point à votre aiſe. J'avois imaginé un ſecours à vous donner, mais....

MERICOURT.

Dites toujours.

LISETTE.

Je m'intereſſe à vous, je ne ſçaurois m'en défendre; & je hais complettement Madame Orphiſe. Si l'on pouvoit faire connoître à Dorimond certaines intrigues de votre frere, il en rabatroit ſur ſon compte. Je m'imagine qu'elle s'intéreſſe pour Clerval:

quel plaisir de la contrarier ! ce seroit un grand point.

MERICOURT.

Quoi, Lisette, il y auroit du dérangement dans la conduite de Clerval ? Ah parlez vîte.

LISETTE.

Je ne sçais pas bien de quoi il est question. Je vois seulement rôder ici une espéce de Soldat, avec lequel votre frere a des conférences très-mystérieuses.

MERICOURT.

Eh bien ce soldat ?

LISETTE.

Patience, c'est un homme qu'il a ramené des Indes.

MERICOURT.

Après ?

LISETTE.

Je n'en sçais guéres plus. Jusqu'ici

ils ont pris tant de précautions pour se parler, que je n'ai pu attraper que quelques mots de grace... de Ministre...

MERICOURT.

Il faut aprofondir ce mystére. Clerval est un jeune homme imprudent, il pourroit s'être embarqué dans une affaire fâcheuse....

LISETTE.

Dont vous voudriez le tirer sans doute ? la belle ame !

MERICOURT.

Lisette !

LISETTE.

Que diantre aussi, pourquoi voulez-vous m'en imposer ? tenez voici notre homme qui se cache. Retirez-vous, je veux le questionner.

MERICOURT.

Employe toute ton adresse à démêler cette intrigue, ma chere Lisette, je t'en conjure.

LISETTE.

Vous êtes vrai dans de certains momens. Allez.

SCENE VI.

LISETTE, DORSAINVILLE.

LISETTE.

AVANCEZ, je ſuis ſeule à préſent.

DORSAINVILLE.

Sçavez-vous, Mademoiſelle, ſi Clerval eſt ici ?

LISETTE.

Clerval ! vous êtes donc bien familiers enſemble ?

DORSAINVILLE.

J'ai tort. Mais eſt-il ſeul ? puis-je monter chez lui ?

LISETTE.

Vous êtes bien preſſé. Cauſons un moment. Qu'eſt-ce ? je vous trouve l'air triſte.

DORSAINVILLE.

Rarement je ſuis gai.

LISETTE.

Vous êtes donc bien malheureux? écoutez, j'ai le cœur bon, & je m'intéreſſe à vous. Vous vous mêlez d'intrigue, je m'en mêle auſſi : confiez-vous à moi, je pourrai vous rendre ſervice.

DORSAINVILLE.

Je reviendrai dans un autre moment.

LISETTE.

Je ne tirerai rien de ce diable d'homme. Attendez ! Clerval eſt en compagnie, je vais l'avertir, vous pouvez l'attendre ici.

SCENE VII.

DORSAINVILLE, *ſeul.*

QUE l'infortune a de détails, qui ne ſont connus que des malheureux ! on ſoutient avec fermeté un revers éclatant : le courage s'affaiſſe ſous le mépris de ceux même que l'on mépriſe.

SCENE VIII.

DORSAINVILLE, CLERVAL.

CLERVAL.

JE vous ai fait chercher avec le plus grand empreſſement : je vis hier au ſoir le Miniſtre, votre grace eſt aſſurée.

DORSAINVILLE.

Digne ami des malheureux ! je vous dois trop.

CLERVAL.

Vous ne me devez rien. La Cour a ſenti, comme moi, que quand une affaire d'honneur a réduit un homme de votre naiſſance au métier de ſimple Soldat, & qu'il a ſignalé ſa valeur, le rendre à ſa patrie c'eſt une juſtice, & non pas une grace qu'on lui accorde.

DORSAINVILLE.

Hélas! que me ſervira ce retour de fortune, ſi je ne puis la partager avec une épouſe ſi digne d'être aimée?

CLERVAL.

Quelles nouvelles en avez-vous appriſes?

DORSAINVILLE.

Toujours les mêmes. Elle a diſparu preſqu'en même-tems que moi, après avoir donné le jour à une malheureuſe qui le perdit en naiſſant. Et depuis quinze ans aucune de nos connoiſſances ne ſçait ce qu'elle eſt devenue.

CLERVAL.

Vous ne devez pas encore déſeſpérer. Quand vous aurez repris votre nom, que vous pourrez agir ouvertement, vous trouverez plus de facilité dans vos recherches.

DORSAINVILLE.

Il y a trop long-tems que j'en fais d'inutiles, je ne la verrai plus.

CLERVAL.

Eh quoi! le courage vous abandonne, quand vous touchez à la fin de vos peines?

DORSAINVILLE.

Pardon, cher ami, ſi je ne ſens point aſſez le prix de vos bontés. Ma femme me tenoit lieu de tout. Sans elle il n'eſt point de bonheur pour moi.

CLERVAL.

Vous la retrouverez.

DORSAINVILLE.

Eh comment n'auroit-elle pas ſuc-

combé à l'horrible état où je l'ai laiſſée ? Prête à donner le jour au premier fruit de notre tendreſſe, je m'arrache de ſes bras, je la laiſſe ſans biens, ſans ſecours : dans cette extrêmité que pouvoit-elle devenir ?

CLERVAL.

Il y a des aſyles pour les femmes de ſon rang que le malheur pourſuit.

DORSAINVILLE.

Les Couvens ſont plus l'aſyle de la décence, que celui du malheur. L'extrême indigence n'y eſt point accueillie ; & c'eſt l'état où j'ai laiſſé ma femme. Cependant je n'ai rien négligé ; je les ai parcourus inutilement.

CLERVAL.

Peut-être, ainſi que vous, a-t-elle changé de nom ?

DORSAINVILLE.

Mais quand cela ſeroit, pourquoi ne m'avoir pas écrit ?

CLERVAL.

La guerre, vous le ſçavez, avoit interrompu le commerce. Vos lettres & les ſiennes peuvent avoir été perdues. Moi-même je n'ai reçu aucune nouvelle de ma famille pendant tout le tems de mon ſéjour aux Indes.

DORSAINVILLE.

Que les ſoins d'un ami ont de pouvoir ſur une ame déſeſpérée! vos raiſons me flattent, vous ranimez mon eſpérance.

CLERVAL.

Je la ſeconderai. Laiſſez-moi terminer votre affaire, enſuite nous agirons de concert pour l'intérêt de votre cœur. Vos lettres de grace ſeront expédiées ce ſoir; il reſte quelques formalités à remplir, le Miniſtre exige encore de vous de ne point paroître aujourd'hui. Pour plus de ſûreté, paſſez ce jour dans mon appartement; ne nous quittons plus, je jouirai du plaiſir de vous y voir; ſouffrez cette contrainte pour ma propre tranquillité.

DORSAINVILLE.

Qu'il eſt doux de vous devoir ! ah cher ami ! la reconnoiſſance que vous inſpirez n'eſt point à charge : elle n'accable point un cœur délicat ſous le poids des bienfaits : elle écarte ce que la crainte d'être importun a de rebutant. Vous ne ſerez jamais d'ingrat.

CLERVAL.

Ami, je n'ai point vû Cénie d'aujourd'hui, il ne nous reſte rien à dire, ſouffrez que je vous quitte.

DORSAINVILLE.

Allez, ſi votre aimable maîtreſſe connoît comme moi le prix de votre cœur, vous êtes auſſi heureux que vous méritez de l'être.

CLERVAL.

Ne montez-vous pas chez moi ?

DORSAINVILLE.

Trouvez bon qu'auparavant j'aille encore parler à une perſonne qui pourroit ſçavoir des nouvelles plus poſitives de ma femme : après cette démarche je viens vous rejoindre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CÉNIE, ORPHISE.

ORPHISE.

QU'AVEZ-VOUS, Cénie ? vous quittez votre pere les yeux remplis de larmes. Auriez-vous eu le malheur de lui déplaire ?

CENIE.

Non, ma bonne, jamais il ne m'a témoigné tant de bontés. C'eſt ſa tendreſſe qui m'afflige.

ORPHISE.

Comment ?

CÉNIE.

Il vient de me déclarer qu'il veut m'unir à Méricourt, il croit me rendre heureuſe.

ORPHISE.

Pourquoi ne la feriez-vous pas ? Méricourt a de l'eſprit, de la politeſſe ; c'eſt autant qu'il en faut pour le rendre aimable.

CÉNIE.

Je ſuis cependant bien ſûre de ne l'aimer jamais.

ORPHISE.

Il y a peut-être un peu de prévention dans votre dégoût. C'eſt un défaut de l'eſprit, que la raiſon corrigera.

CÉNIE.

Non, Madame ; au contraire, il me ſemble que la raiſon a beaucoup de part à ma répugnance. Je ſuis ſûre qu'à ma place vous penſeriez comme moi.

ORPHISE.

ORPHISE.

Il n'eſt pas queſtion de mes ſentimens.

CÉNIE.

Pardonnez-moi, ma bonne, je me plais à faire cas des perſonnes que vous eſtimés. Et ſûrement mon couſin n'eſt pas du nombre.

ORPHISE.

Pourquoi ? ſi vous en jugiez ſur ſes manieres dédaigneuſes avec moi, vous pourriez vous tromper : c'eſt un déſagrément attaché à mon état, & non pas à ſon caractére.

CÉNIE.

Mais, Madame, s'il eſt vrai que la fauſſeté eſt un vice mépriſable, comment eſtimez-vous Méricourt ?

ORPHISE.

Je le connois peu. Renfermée dans les bornes de mon devoir, je ne me ſuis point miſe à portée de le connoître. Mais

quand il auroit la fausseté dont vous l'accusés, elle est souvent le vice du monde, plus que celui du cœur. Votre franchise lui donnera du goût pour la vérité, vous le corrigerez.

CÉNIE.

Si le malheur que je crains arrivoit, je me garderois bien de le corriger. En lui ôtant la fausseté, il ne lui resteroit pas même l'apparence des vertus.

ORPHISE.

On ne sait pas à votre âge de si profondes réfléxions.

CÉNIE.

Pardonnez-moi, Madame, lorsqu'un vif intérêt nous y porte. Depuis long-tems je prévois les intentions de mon pere. J'ai cru ne pouvoir trop pénétrer le caractére de Méricourt; hélas ! je n'y ai rien trouvé qui ne s'oppose à mon bonheur.

ORPHISE.

Le bonheur n'est pas toûjours où l'on croit le voir : & la vertu a son point de

vûe assuré. Suivez-la, obéissez à votre pere, vous trouverez en vous même la récompense du sacrifice.

CÉNIE.

Quelle récompense! Madame, en me donnant ce conseil, pensez-vous à l'horreur de s'unir à un mari que l'on ne peut aimer?

ORPHISE.

Hélas! c'est quelquefois un bonheur de n'avoir pour son époux qu'une tendresse mesurée.

CÉNIE.

Je me suis fait une idée différente du Mariage. Un mari qui n'est point aimé ne me paroît qu'un Maître redoutable. Les vertus, les devoirs, la complaisance, rien n'est de notre choix; tout devient tirannique, on fléchit sous le joug, on n'a que le mérite d'un esclave obéissant. Mais si l'on trouve dans un époux l'objet de tous ses vœux, je crois que le désir de lui plaire rend les vertus faciles, on les pratique par sentiment, l'estime

générale en eſt le fruit, on acquiert ſans violence la ſeule gloire qu'il nous ſoit permis d'ambitionner.

ORPHISE.

Hélas! votre erreur eſt bien naturelle. L'expérience peut ſeule nous découvrir les peines inſéparables d'un attachement trop tendre. Mais cette félicité, dont l'image vous ſéduit, dépend trop de la vie, des ſentimens, du bonheur même de l'objet aimé, pour qu'elle ſoit durable. La tendreſſe double notre ſenſibilité naturelle, elle multiplie des peines de détail, dont la répétition nous accable.. Les véritables malheurs ſont ceux du cœur.

CÉNIE.

Vous vous attendriſſez: ah, ma bonne! Auriez-vous éprouvé des maux, dont vous ſemblez ſi pénétrée?

ORPHISE.

Pardon, ma chere Cénie, s'il m'échappe des ſentimens que l'état où vou

allez entrer me rappelle. Je les crains pour vous.

CÉNIE.

Vous croyez que je ne mérite pas encore votre confiance ? cependant mon cœur en ſeroit digne.

ORPHISE.

Aimable enfant, partagez plûtôt la douceur que vous me faites ſouvent éprouver. Il eſt des momens .... changeons de diſcours, votre âge n'eſt point celui de la triſteſſe.

CÉNIE.

Je ſuis ſi malheureuſe, que je trouve de la douceur à plaindre les infortunés.

ORPHISE.

Vous m'affligez. Je voudrois que la raiſon vous fît enviſager d'un autre œil le ſort qui vous attend.

CÉNIE.

Je ne le puis.

ORPHISE.

Avec la fortune brillante dans laquelle vous êtes née, avez vous pû penser que vous seriez maîtresse de votre choix?

CÉNIE.

Je m'en étois flattée.

ORPHISE.

En auriez-vous fait un?

CÉNIE.

Oui, ma bonne.

ORPHISE.

Quoi Cénie! vous avez disposé de votre cœur?

CÉNIE.

Epargnez-moi les reproches, je n'ai besoin que de conseils.

ORPHISE.

Mes conseils vous déplairont. Je vous plains.

CÉNIE.

Quoi, Madame, vous refuſeriez de me conduire dans un tems....

ORPHISE.

Je n'ai garde de vous abandonner. Votre heureux naturel a prévenu juſqu'ici ce que mes avis auroient pû vous inſpirer : c'eſt de ce moment que vous avez beſoin de moi, pour vous aider à ſoutenir avec courage le ſacrifice que vous allez faire de votre goût à la vertu.

CÉNIE.

N'eſt-il donc qu'une façon d'en avoir ?

ORPHISE.

Il eſt des occaſions malheureuſes, où le choix ne nous eſt pas permis. Dans la ſituation où vous êtes, il ne vous reſte que l'obéiſſance.

CÉNIE.

Eh bien, Madame, mon pere eſt bon;

peut-être s'il étoit inſtruit de mes ſentimens, il lui ſeroit égal de me donner pour époux l'un ou l'autre de ſes neveux.

ORPHISE.

C'eſt Clerval que vous aimez ?

CÉNIE.

Oui, Madame ; condamnez-vous mon choix ? vous eſtimez Clerval, vous ſçavez s'il mérite d'être aimé. Quelle comparaiſon !

ORPHISE.

Eſt-il inſtruit de vos ſentimens ?

CÉNIE.

Non, Madame, au moins je ne lui en pas ai fait l'aveu.

ORPHISE.

Et qu'avez-vous répondu à votre Pere ?

CÉNIE.

Hélas ! rien du tout. La ſurpriſe & la douleur m'ont fermé la bouche. On

eſt

est entré, je me suis retirée pour cacher mes larmes : je crois cependant que mon Pere s'en est apperçu.

ORPHISE.

Je n'en suis pas fâchée.

CÉNIE.

Vous ne condamnez donc pas le dessein que j'ai de lui déclarer mes sentimens?

ORPHISE.

Je le condamne très-fort. Il est permis tout au plus à une fille bien née d'avouer sa répugnance, & jamais son penchant.

CÉNIE.

Ah, Clerval! qu'allez-vous devenir?

ORPHISE.

C'est lui que vous plaignez?

CÉNIE.

Oui, Madame : je puis avec courage envisager mon malheur, & je ne puis

soutenir l'idée de celui où je vais le plonger.

ORPHISE.

Voilà bien la confiance de votre âge. L'expérience vous apprendra que dans le cœur d'un homme l'amour même console des malheurs qu'il cause.

CÉNIE.

Eh bien, Madame ! parlez-lui vous-même. Si vous lui trouvez la légéreté dont vous le croyez capable, quelqu'aversion que je sente pour le parti qu'on me propose, j'obéirai aveuglément. Le voici, je vous laisse avec lui.

SCENE II.

ORPHISE, CLERVAL.

ORPHISE.

DEMEUREZ un moment, Monsieur; j'ai à vous parler de la part de Cénie.

CLERVAL.

Elle me fuit, la douleur eſt peinte ſur ſon viſage, le vôtre ſemble m'annoncer un malheur ; parlez, Madame : ô Ciel ! qu'allez-vous m'apprendre ?

ORPHISE.

Que Cénie m'a confié vos ſentimens pour elle ; qu'il faut les étouffer.

CLERVAL.

Et c'eſt elle qui vous a chargée de me le dire ?

ORPHISE.

Oui, Monſieur.

CLERVAL.

Cénie me mépriſe aſſez, pour ne pas daigner me parler elle-même ! Madame, pardonnez ma défiance : je ne puis me croire auſſi malheureux que vous le dites.

ORPHISE.

Cénie épouſe votre frere : voilà la vérité.

CLERVAL.

Mon frere ! ah Madame ! plus vous ajoutez à mon malheur, moins je le trouve vraiſemblable.

ORPHISE.

Vous vous flattiez d'être aimé apparemment ?

CLERVAL.

Non, Madame ; mais je ne me croïois point de rival.

ORPHISE.

Si vous en avez un, il peut n'être pas aimé. Il me paroît que Cénie obéit à ſon Pere, qu'elle ſuit ſon devoir.

CLERVAL.

Ah ! je reſpire. Mon Oncle ne ſera pas inflexible.

ORPHISE.

Quoi, Monſieur ! vous prétendez faire des démarches ?

CLERVAL.

Qui m'en empêcheroit ? je ne dois rien à mon frere.

ORPHISE.

Non ; mais vous vous devez à vous-même de ne point porter le désordre dans votre famille, pour satisfaire un goût que la premiere occasion fera changer d'objet.

CLERVAL.

Je me mépriserois moi-même, si j'avois les sentimens dont vous m'accusez. Non, Madame, j'eus toujours en horreur la lâcheté qui nous autorise à manquer de bonne foi avec les femmes. Si l'on ne croit pas aux amours éternels, on doit sentir ce que peut une tendre estime sur un cœur vertueux. Les charmes naissans de Cénie me firent connoître l'amour ; le développement de son caractére me fixa pour jamais : c'est son cœur, c'est son ame que j'adore ; ce n'est qu'à la beauté que l'on devient infidéle.

ORPHISE.

Il faut cependant renoncer à Cénie. Plus vous l'aimez, plus vous devez ménager ſa gloire. Qui nous détourne de nos devoirs, nous manque plus eſſentiellement que qui nous eſt infidéle.

CLERVAL.

Manquerois-je à Cénie en me jettant aux pieds de Dorimond, en lui déclarant mon amour pour ſa fille, en implorant ſa bonté ?

ORPHISE.

Ce ſeroit du moins affliger le meilleur des hommes, & le plus tendre bienfaiteur. Prenez-y garde, Monſieur; la reconnoiſſance & l'ingratitude ne ſont point incompatibles : on n'a que trop ſouvent les procédés de l'une avec les ſentimens de l'autre. Qu'importe à Dorimond que vous ſentiez au fond de votre cœur le prix de ſes bontés, ſi vous paroiſſez ingrat en traverſant ſes deſſeins, en affligeant ſon ame, en le

privant de la ſeule ſatisfaction qui reſte à la vieilleſſe, celle de diſpoſer à ſon gré de ſon bien & de ſes volontés ?

CLERVAL.

Ah Madame ! de quelles armes vous ſervez-vous pour combattre mon amour ? ce ſont les ſeules qui pouvoient m'impoſer un ſilence, dont ma mort ſera le fruit.

ORPHISE.

L'honnêteté de vos ſentimens me touche, Monſieur ; j'ai quelque crédit ſur l'eſprit de votre Oncle, je n'abuſerai point de ſa confiance, j'employerai ſeulement....

CLERVAL.

Vous me rendez la vie. Oui, Madame, parlez à Dorimond, ménagez ſon cœur & ſes bontés, je compte ſur les vôtres ; ne m'abandonnez pas.

ORPHISE.

Je ne m'engage à rien du côté de votre amour. Je vous promets ſeule-

ment de ſonder les véritables ſentimens de votre Oncle, de pénétrer s'il eſt bien affermi dans ſa réſolution : alors vous verrez comment vous devez vous conduire.

SCENE III.

DORIMOND, ORPHISE, LISETTE, CLERVAL.

LISETTE, *à Dorimond.*

LE voilà, Monſieur; je ſçavois bien qu'il devoit être ici.

DORIMOND.

Je vous cherche, Clerval, pour vous dire que je ſuis très-mécontent de vous.

CLERVAL.

En quoi, Monſieur, aurois-je eu le malheur de vous mécontenter ?

DORIMOND.

En ce que ma maiſon n'eſt point

faite pour y retirer des intrigans, dont je ne t'aurois jamais ſoupçonné d'être le protecteur.

CLERVAL.

J'entens, Monſieur, de qui vous voulez parler; une telle calomnie me fait frémir.

DORIMOND.

Diras-tu qu'il ne vient point chez moi un inconnu, avec qui tu as encore eu ce matin une converſation myſtérieuſe?

CLERVAL.

Non, Monſieur; mais dans peu je vous ferai connoître le plus honnête homme, & le plus infortuné des amis.

LISETTE, *à part.*

Tout eſt perdu; des amis, des malheurs: nous ne tenons pas contre tout cela.

DORIMOND, *à Clerval.*

Un ami que l'on n'oſe avouer eſt toujours fort ſuſpect. Je ſçais des choſes là-deſſus....

CLERVAL.

On vous abuſe, Monſieur; s'il m'étoit permis de parler, je détruirois facilement ces odieux ſoupçons.

DORIMOND.

Je ne ſçaurois te croire; on n'emploie pas tant de myſtére pour des choſes honnêtes.

CLERVAL.

Eh bien, mon Oncle, le ſécret de cet infortuné doit éclater demain; en attendant, ſi vous voulez m'accorder un moment d'entretien, je vous ferai connoître l'erreur où l'on vous a jetté, en vous rapellant le nom & la funeſte avanture d'un homme, dont plus d'une fois vous avez plaint le malheur.

DORIMOND.

Je t'en ferai obligé. C'eſt gagner beaucoup que de détruire un ſoupçon. Dans un moment nous paſſerons dans mon cabinet. J'ai auſſi à te parler d'un mariage très-convenable pour toi.

CLERVAL.

Pour moi, Monſieur ?

DORIMOND.

Oui, pour toi. C'eſt Clarice que je te deſtine : elle a du mérite, tu la connois ?

CLERVAL.

Je vous ſupplie, Monſieur....

DORIMOND.

De quoi ? eſt-ce encore un refus ? je commence à être las d'en eſſuyer. Je ne m'étonne pas que le monde ſoit rempli de méchans : le penchant au mal eſt toujours ſûr de réuſſir ; on peut faire des malheureux même ſans les connoître : mais quelqu'envie qu'on en ait, il n'eſt pas ſi aiſé qu'on le penſe de faire des heureux. Cela rebute, & l'on devient dur, faute de ſuccès.

LISETTE.

Eh Monſieur ! ne vous mettez point en colere ; monſieur votre Neveu n'eſt

pas capable de vous désobéir; & pour peu que vous lui fassiez connoître que vous avez pris votre résolution, il prendra la sienne.

DORIMOND.

Il n'est pas jusqu'à ma fille.... (*à Orphise.*) Madame, je suis fâché d'être obligé de m'en prendre à vous. Je vous estime, & je vous croïois fort au-dessus de ces petites intrigues de femmes qui troublent sans cesse le repos des familles.

ORPHISE.

Est-ce bien à moi, Monsieur, que ce discours s'adresse?

DORIMOND.

A vous-même, je vous le répéte. Je suis fâché de perdre la haute opinion que j'avois de vous; mais je n'ignore pas les conseils que vous donnez à Cénie.

ORPHISE.

Si vous les sçavez, Monsieur, ils sont ma justification; je n'ai rien à répondre.

DORIMOND.

Ne le prenez point ſur ce ton-là : j'ai vû moi-même ſur ſon viſage l'impreſſion du dégoût que vous lui inſpirez pour les gens que j'aime. Je n'ai pas eu le tems de m'expliquer avec elle, mais... Enfin, Madame, pour le peu de tems qu'elle aura beſoin de vous, je vous prie de ne plus vous mêler de nos affaires.

CLERVAL.

Quel contre-tems ! ô ciel !

ORPHISE.

Je dois vous obéir, Monſieur, vous ſerez ſatisfait.

DORIMOND.

Allons, Clerval, je ſuis prêt à t'entendre, viens me donner le plaiſir de te juſtifier.

SCENE IV.

ORPHISE, LISETTE.

LISETTE.

JE ne reviens point de la ſurpriſe que me cauſe la mauvaiſe humeur de Dorimond ! Au moins, Madame, je n'y ai point de part.

ORPHISE.

Vous êtes entrée avec lui, vous pourriez en ſçavoir la cauſe ?

LISETTE.

Moi ! point du tout. Monſieur cherchoit Clerval ; je le ſçavois ici, je l'y ai conduit ſans dire mot. Vous me ſoupçonnez, je le vois : cela eſt pardonnable après la petite mortification qu'on vient de vous donner.

LISETTE.

Si j'aimois moins Cénie, je ſerois peu touchée....

LISETTE.

Oui, Madame, vous l'aimez, & beaucoup, on le ſçait. Mais permettez-moi de vous dire que vous l'aimez mal. Pourquoi l'empêcher d'obéir à ſon pere ?

ORPHISE.

Si je l'en empêchois, c'eſt que j'aurois des raiſons pour cela, & je ne les cacherois pas. Je l'exhorte à l'obéiſſance, mais ce n'eſt pas ſans déſaprouver au fond de mon cœur le choix de Dorimond.

LISETTE.

Peut-on ſçavoir ce qui vous déplaît en Méricourt ?

ORPHISE.

Son âge : quoiqu'il ſoit peu avancé, il eſt ſi diſproportionné à celui de Cénie, qu'il devroit être un obſtacle invincible.

LISETTE.

Si vous entendiez les intérêts de votre Pupile, c'eſt juſtement ce qui vous

le feroit désirer, & Méricourt vous paroîtroit encore trop jeune. Je connois un peu le monde. Une jeune personne en épousant un homme âgé, devient une femme intéressante. Pour peu que sa conduite soit réguliere, on la plaint, on l'admire, elle acquiert du mérite, ses charmes s'embélissent de la décrépitude de son mari. Il meurt : eût-elle quarante ans, c'est une jeune veuve. La caducité d'un vieillard éternise notre jeunesse. Mais vous ne m'écoutez point? je suis votre Servante.

SCENE V.

ORPHISE, *seule.*

C'Est donc pour mettre le comble à mon abaissement, que Dorimond devient injuste? Hélas! j'étois réservée à des traitemens injurieux! Digne fruit de l'état où le malheur m'a réduite.... Pardonne, Dorsainville : pour conserver la vie d'une épouse qui t'est chére, il

il ne me reſtoit que le choix des plus viles conditions. Tu n'en rougiras pas, j'ai ſauvé de l'opprobre ton nom & le mien.... Époux infortuné, devois-tu m'abandonner ? .... Quel que ſoit le déſert qui te ſert d'azile, c'eſt celui de l'honneur. La honte, ce tyran des ames nobles, n'habite qu'avec les hommes : Fuyons-les.... Mais plus on m'éloigne de Cénie, plus mes conſeils lui ſont néceſſaires. Sans offenſer Dorimond, rendons à ſa fille ce qu'exigent de moi ſa confiance & mon amitié. On n'eſt pas tout-à-fait malheureux, quand il reſte du bien à faire.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORIMOND, MERICOURT.

DORIMOND.

J'En ſuis pour le moins auſſi fâché que toi; mais il n'y faut plus penſer.

MERICOURT.

Je me ſoumets ſans murmurer, Monſieur. M'eſt-il ſeulement permis de vous demander ſur quoi Cénie fonde ſes refus? eſt-ce haine? eſt-ce mépris pour moi?

DORIMOND.

Ce n'eſt ni l'un, ni l'autre: elle ne

m'a pas dit un mot à ton désavantage.

MERICOURT.

Vous voulez ménager ma disgrace ; Monsieur ; vos bontés se montrent partout.

DORIMOND.

Il n'y a point de bonté en cela, c'est la vérité pure. Cénie ne m'a témoigné qu'une répugnance générale pour un engagement qui l'effraye.

MERICOURT.

Et cette répugnance est sans doute bien naturelle ?

DORIMOND.

Ah ! n'en doutez pas.

MERICOURT.

Cénie ne peut avoir une inclination sécrete ?

DORIMOND.

Je voudrois qu'elle aimât ; elle n'auroit fait qu'un bon choix, & bien-tôt.... Sçaurois-tu quelque chose là-dessus ?

MERICOURT.

Gardez-vous bien de le penser, Monsieur. Cénie est trop sage pour avoir fait un choix sans votre aveu, & trop ingénue pour avoir eu l'adresse de cacher une passion; vous vous en seriez apperçu.

DORIMOND.

Moi! point du tout: je serois aussi aisé à tromper sur cette matiere, que sur bien d'autres. Je ne sçaurois me résoudre à être fin; la finesse ne va guéres sans la méchanceté. Quoi qu'il en soit, j'ai donné ma parole, & je la tiendrai. On ne sçauroit pousser l'indulgence trop loin, quand il s'agit d'un engagement éternel. Peut-être dans quelque tems Cénie prendra d'autres idées; alors je lui proposerai ton frere.

MERICOURT.

Mon frere! . . . .

DORIMOND.

Il est jeune, il peut attendre.

MERICOURT.

Mon frere! .... je n'en reviens point.

DORIMOND.

Tu m'étonnes. Ne pouvant être mon gendre, tu devrois être ravi de me voir jetter les yeux ſur Clerval.

MERICOURT.

Je le ſerois, ſi l'intérêt avoit quelque pouvoir ſur moi; mais je ne connois que le vôtre, & aſſurément Clerval....

DORIMOND.

Écoutes : tu dois ſçavoir qu'il me déplaît très-fort d'entendre mal parler de lui. Tu m'avois déja donné ce matin des avis, dont il s'eſt pleinement juſtifié.

MERICOURT.

J'ai pu me tromper, Monſieur : c'eſt l'effet d'un zéle trop ardent. J'apprends avec joye que Clerval n'a laiſſé aucune obſcurité ſur ſa conduite.

DORIMOND.

Cela étant, tu dois voir du même œil la fortune que je lui prépare.

MERICOURT.

La tendre Méliſſe l'a prévû; les regrets qu'elle emporte au tombeau n'étoient que trop fondés.

DORIMOND.

Comment! Si elle s'eſt expliquée ſur l'établiſſement de ſa fille, pourquoi m'en faire un myſtére?

MERICOURT.

Dois-je croire, Monſieur, que vous ignoriez ſes intentions? & que ſi elle avoit choiſi un époux à ſa fille, ce n'eût pas été de concert avec vous?

DORIMOND.

Il eſt vrai que l'établiſſement de Cénie faiſoit ſouvent le ſujet de nos entretiens. Cette vertueuſe femme, par délicateſſe de ſentimens, avoit réſolu de

ne la donner qu'à l'un de vous deux; mais je l'ai toujours vûe incertaine ſur le choix de l'un ou de l'autre. Si tu en ſçais davantage, tu as tort de me le cacher.

MERICOURT.

Il eſt rare qu'un mourant ne s'explique pas ſur des diſpoſitions de ſa famille.

DORIMOND.

Eh bien! parles donc.

MERICOURT.

Non, Monſieur. Dans l'état où ſont les choſes vous pourriez ſoupçonner....

DORIMOND.

Je le vois: c'eſt en ta faveur qu'elle s'eſt déclarée?

MERICOURT.

Oui, Monſieur. Méliſſe touchant au terme de ſa vie, me fit approcher de ſon lit: Méricourt, me dit-elle d'une voix preſqu'éteinte, dans un moment

je ne ſerai plus, écoutez mes derniers ſentimens. J'adorai mon époux, je lui dois mon bonheur; vous l'aimez, héritez encore de ma tendreſſe pour lui, devenez l'époux de ma fille, ſoyez le fils de Dorimond; répondez-moi du repos de ſes jours, prolongez-en la durée, & je perds les miens ſans regret.

DORIMOND.

Arrêtez, mon cher Neveu, je ne puis ſoutenir.... hélas! que ne donnerois-je pas pour que Cénie....

MERICOURT.

Elle ignore les dernieres volontés de ſa Mere. Si vous me permettiez, Monſieur, d'avoir un entretien particulier avec elle?

DORIMOND.

Volontiers: demeures, je vais te l'envoyer. Songes que tu me rendras le plus grand ſervice, ſi tu peux obtenir ſon aveu.

MERICOURT.

Je n'y épargnerai rien.

DORIMOND.

DORIMOND.

Je te défends cependant de l'intimider par la crainte de me déplaire. Obtenons tout par la tendresse, & rien par autorité.

SCENE II.

MERICOURT, *seul.*

VOici donc le moment décisif. Je n'ai plus rien à ménager.... je le prévois : l'obstination de Cénie me forcera d'employer contr'elle les armes que Mélisse m'a laissées ; elles peuvent devenir cruelles contre moi-même : mais une fortune immense peut-elle s'acheter à trop haut prix ?

SCENE III.

MERICOURT, CÉNIE.

CÉNIE.

ON m'avoit dit que mon Pere me demandoit ?

MERICOURT.

Arrêtez, Cénie : c'eſt par ſon ordre que je vous attends ici. Dorimond ſenſible aux mépris dont vous m'accablez, me permet d'eſſayer encore une fois de les vaincre.

CÉNIE.

Eſt-ce vous mépriſer, Monſieur, que d'épargner à votre délicateſſe la douleur d'avoir rendu quelqu'un malheureux ?

MERICOURT.

Vous me bravez, ingrate, vous triomphez : vous croyez que l'exceſſive complaiſance de Dorimond ne vous laiſſe plus rien à redouter. Si vous ſçaviez à quel excès je pouſſe la généroſité à votre égard, cette orgueilleuſe ironie changeroit bien-tôt de ton.

CÉNIE.

J'ignore, Monſieur, les obligations que je vous ai : ſi vous vouliez m'en inſtruire.....

MERICOURT.

Vous ne les ſçaurez que trop-tôt. Vous vous repentirez peut-être dans un moment de m'avoir forcé à vous les apprendre.

CÉNIE.

Vous me feriez trembler, ſi j'avois des reproches à me faire.

MERICOURT.

Cénie, écoutez mes conſeils: conſentez à me donner la main, votre propre intérêt me porte à vous en conjurer à genoux; le tems preſſe, n'abuſez pas de ma foibleſſe: parlez, il n'eſt plus tems de balancer.

CÉNIE.

Je ne balance point, Monſieur.

MERICOURT.

Quel parti prenez-vous?

CÉNIE.

Celui de rompre un entretien auſſi fâcheux pour l'un que pour l'autre.

MERICOURT, *la retenant par le bras.*

Non, non : il faut que ce moment décide de votre ſort.

CÉNIE.

Comment ! vous êtes aſſez hardi... Méricourt, comptez moins ſur les bontés de mon Pere ; il daignera m'entendre.

MERICOURT.

Non, vous ne ſortirez point ; il me faut un mot déciſif.

CÉNIE.

Vous le voulez ? le voici : mon pere m'a donné ſa parole de ne point me contraindre ; rien ne peut me faire changer de réſolution.

MERICOURT.

Ah ! ç'en eſt trop ; il eſt tems de confondre tant de mépris. Connoiſſez-vous cette écriture ?

CÉNIE.

Oui, c'eſt celle de ma Mere.

MERICOURT.

Elle eſt pour Dorimond : mais qu'importe : écoutez ; (*il lit*) Je vous ai trompé, Monſieur, & mes remords ne peuvent s'enſevelir avec moi. La diſproportion de nos âges m'a fait craindre de retomber dans l'indigence, dont vous m'aviez tirée. Pour aſſurer ma fortune, j'ai ſuppoſé un enfant. Votre dernier voyage me facilita les moyens de faire paſſer Cénie pour ma fille. La mort me force à révéler mon ſécret. Pardonnez....

CÉNIE *tombe évanouie.*

Je me meurs.

MERICOURT.

Cénie, écoutez-moi : connoiſſez du moins en ce moment l'excès de mon amour ; il en eſt tems encore. Je vous offre ma main, je répare la honte de votre naiſſance, je renferme à jamais votre ſécret dans les nœuds de notre mariage. Eſt-ce-là vous aimer ?

CÉNIE.

Que gagnerois-je à tromper tout le

monde ? pourrois-je me tromper moi-même ? montrez-moi cette Lettre. (*après avoir lû*) Mon malheur n'eſt que trop certain.

MERICOURT *reprend la Lettre.*

Eh bien ! quels ſont à préſent vos ſentimens ?

CÉNIE.

Les mêmes.

MERICOURT.

Quel orgueil ! eſt-ce à vous à réſiſter, quand mon amour ſurmonte les obſtacles, quand je devrois rougir ?....

CÉNIE.

Rougiſſez donc, mais de la fourberie dans laquelle vous n'auriez pas honte de m'aſſocier. Moi, tromper le meilleur des humains ! moi, uſurper les biens d'une maiſon ! vous me faites horreur.

MERICOURT.

C'eſt aimer Dorimond que de lui conſerver ſon erreur. Méliſſe en me

confiant votre ſécret, vouloit vous rendre heureuſe, & remettre les biens de mon Oncle à leur légitime poſſeſſeur.

CÉNIE.

Répare-t-on un crime par un autre? Chaque moment me rend complice de tant de forfaits. Je ne ſçaurois trop-tôt....

MERICOURT.

Arrêtez : je pénétre vos deſſeins, vous voulez me perdre. Gardez-vous de ſuivre les mouvemens de votre haine.

CÉNIE.

Je ne ſuivrai que mon devoir.

MERICOURT.

Non, non, je ſçais mieux que vous ne penſez la cauſe de vos dédains. C'eſt moins l'honneur que l'amour qui vous guide. Vous croyez que Clerval.... Il faut y renoncer. Quand il ſeroit aſſez lâche.... Il me reſte des armes.... Gardez votre ſécret, c'eſt le dernier conſeil que je vous donne : je vous laiſſe

y rêver. Ne pouſſez pas plus loin ma vengeance; ou tremblez d'en apprendre davantage.

CÉNIE.

Que peut-il m'arriver?.... O Ciel! que vois-je?

SCENE IV.

CÉNIE, CLERVAL.

CLERVAL.

Cénie, vous pleurez! ma chere Cénie, qu'avez-vous?

CÉNIE.

Clerval, je ſuis perdue.

CLERVAL.

Mon frere vient de vous quitter, a-t-il obtenu de Dorimond? ....

CÉNIE.

Oubliez-moi. Il n'eſt plus pour vous d'autre bonheur.

CLERVAL.

Quoi, mon Frere ! je cours me jetter aux pieds de Dorimond ; il verra mon désespoir, & il en sera touché.

CÉNIE.

Ah ! gardez-vous de lui parler.

CLERVAL.

C'est vous, Cénie, qui me retenez ! je m'étois flatté au moins de n'être pas haï. Vous m'auriez vû sans répugnance devenir votre époux, vous me l'avez dit !

CÉNIE.

J'en étois digne alors.... Je ne le suis plus.

CLERVAL.

Vous ne l'êtes plus ! vous aimez donc mon frere ?

CÉNIE.

Moi, j'aimerois Méricourt ! vous me faites frémir.

CLERVAL.

Eh bien ! si vous ne l'aimez pas, dites-moi que vous m'aimez ; rassurez mon cœur éperdu, laissez-moi disputer à Méricourt les bontés de mon Oncle.

CÉNIE.

Mon sort ne dépend plus de Dorimond.

CLERVAL.

Vous me désespérez. Quel est ce langage obscur ? que je sçache du moins la cause de mon malheur ?

CÉNIE.

Elle est en moi seule, elle est dans mon horrible destinée. Ne me forcez pas à rougir à vos yeux.

CLERVAL.

Vous craignez de rougir ? ah ! vous me trahissez.

CENIE.

Si vous sçaviez.... Clerval, croyez-

moi, je ne ſuis point coupable.... Adieu.

CLERVAL.

Cénie, qu'allez-vous faire? Si la pitié peut encore quelque choſe ſur votre cœur, éclairciſſez mon ſort, que je l'apprenne de votre bouche.

CÉNIE.

Vous-même, prenez pitié de moi; voyez ma douleur, ma confuſion. Hélas! je n'oſe lever les yeux ſur vous.

CLERVAL.

Au nom de l'amour le plus tendre, délivrez-moi du tourment que j'endure: parlez.

CÉNIE.

Non, je ne prononcerai pas l'arrêt, crüel qui nous ſépare.

CLERVAL.

Vous prononcez celui de ma mort. Craignez de m'abandonner à mon déſeſpoir. Je ne vous réponds pas de ma vie.

CÉNIE.

Quelle horrible menace, pour un cœur qui ne voudroit vivre que pour vous!

CLERVAL.

Vous m'aimez, Cénie; je n'ai plus rien à craindre: cet aveu me suffit. Cruelle! pourquoi tant différer mon bonheur? doutiez-vous de mon amour? ah! jugez-en par l'excès de ma joye.

CÉNIE.

Voilà ce que je redoutois le plus. Ce funeste aveu met le comble à vos maux. Clerval, souvenez-vous que vous me l'avez arraché.

SCENE V.

CÉNIE, DORSAINVILLE. CLERVAL.

DORSAINVILLE.

AMI, partagez mon transport: ma

femme n'eſt point morte, & je puis eſpérer.... Que vois-je !.... Je fais une imprudence.

CÉNIE, *à Dorſainville.*

Monſieur, vous ne pouviez venir plus à propos. Je crois reconnoître en vous cet ami de Clerval, dont il m'a conté les malheurs : ils m'ont touchée, ils doivent vous rendre ſenſible à ceux des autres. Ne quittez point votre ami. Dans un moment.... Je vous laiſſe. Adieu, mon cher Clerval, ne me ſuivez pas.

SCENE VI.

DORSAINVILLE, CLERVAL.

DORSAINVILLE.

CHER ami, pardonnez mon indiſcrétion ; je ne ſens plus que votre peine. Quel eſt le malheur dont Cénie vous menace ?

CLERVAL.

Je l'ignore. Elle veut s'épargner la douleur de me l'annoncer. Hélas ! il me feroit bien moins cruel de l'apprendre de fa bouche. S'il falloit la perdre !.... Non, je ne puis refter dans la cruelle incertitude où je fuis.

DORSAINVILLE.

Je ne vous quitte pas.

CLERVAL.

Laiffez-moi, cher ami ; il faut que j'éclairciffe cet horrible myftére. Cénie m'a défendu de la fuivre, j'éviterai fa rencontre : mais quelqu'autre pourra m'inftruire. Ami, ne me retenez plus ; allez m'attendre, je vous en conjure : peut-être aurai-je befoin de vous.

Fin du troifiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CÉNIE, ORPHISE.

ORPHISE.

OUI, je vous attendois. Venez, courageuse Cénie, venez jouir dans mes bras de la victoire que vous remportez sur vous-même.

CÉNIE.

J'ai frappé Dorimond du coup de la mort. Ce vieillard généreux n'y survivra pas.

ORPHISE.

En rendant témoignage à la vérité,

vous illuſtrez à jamais votre innocence. La gloire eſt la récompenſe de la vertu.

CÉNIE.

Quelle gloire! qu'elle eſt humiliante! ah! Madame, que je ſuis malheureuſe!

ORPHISE.

C'eſt dans l'excès du malheur qu'il faut ranimer ſon courage: ſouvent les plaintes l'amoliſſent.

CÉNIE.

Eh quoi! me feroient-elles interdites, quand le Ciel me ravit ce qu'il accorde aux plus vils Mortels? Je ne prononcerai plus les tendres noms de Pere & de Mere. Je ſens anéantir dans mon cœur la confiance qu'ils inſpirent. Plus de ſoutien, plus de défenſeur, plus de guide à mes volontés! mon indépendance m'épouvante; je ne tiens plus à rien, & rien ne tient à moi. Madame, m'abandonnerez-vous?

ORPHISE.

Non, ma chere Cénie; vous perdez beaucoup,

beaucoup, mais il vous reste un cœur. Si ma vie vous est nécessaire, elle me deviendra intéressante.

CÉNIE.

Que ne vous dois-je pas ? quelle générosité !

ORPHISE.

Ah ! dites plûtôt, quel bonheur pour Orphise !

CÉNIE.

Madame, vous aurez donc pitié de moi ?

ORPHISE.

Ma chere Cénie, ma tendre compassion ne peut plus s'exprimer que par mes larmes.

CÉNIE.

Elles me sont bien cheres, elles bannissent de mon cœur la crainte qui l'avoit saisi. Daignez me protéger, me conduire, me tenir lieu de mere ; & que mes services effacent la honte de ceux que vous m'avez rendus.

ORPHISE.

Vous, me ſervir Cénie ! Gardez-vous bien de perdre l'eſtime de vous-même ; le découragement eſt le poiſon de la vertu. Qui ſçait à qui vous devez la naiſſance ?

CÉNIE.

Eh, Madame ! de quels parens peut être née une malheureuſe que l'on n'a pas daigné avouer, à laquelle on a renoncé pour un vil intérêt ? quelle preuve plus convainquante de mon néant ? ſur quel fondement pourrois-je me flatter ? . . .

ORPHISE.

Sur l'élévation de votre ame, ſur la nobleſſe de votre cœur, ſur vos ſentimens . . . .

CÉNIE.

Ils ſont tels que vous les avez fait naître : je ne ſuis que votre ouvrage. Quelle ame, quel cœur vos ſoins & vos conſeils n'auroient-ils pas élevés ? Je vous dois tout, & je ne ſuis plus rien.

ORPHISE.

J'ai tout perdu, ma chere Cénie, vous ſerez tout pour moi. Mais Dorimond pourra-t-il ſe réſoudre à vous abandonner ?

CÉNIE.

Quoi, Madame ! ſi ſes bontés s'étendoient juſqu'à vouloir me garder chez lui, penſez-vous que j'y reſtaſſe ? pourrois-je enviſager Méricourt ſans horreur ? eſt-il un courage à l'épreuve des regards humilians des domeſtiques, de la pitié inſultante des gens du monde ? Ma funeſte avanture deviendroit la Nouvelle du Jour, & je ſerois l'objet de la curioſité du Public. J'oſe à peine lever les yeux ſur moi. Ce faſte qui ne me convient plus me fait horreur. Fuyons, Madame : que la plus obſcure retraite enſeveliſſe à jamais le ſouvenir de ce que je crus être.

SCENE II.

CÉNIE, ORPHISE, DORIMOND.

DORIMOND.

TU m'abandonnes à ma douleur, ma chere Cénie : viens donc me rassurer contre l'imposture. Tu es ma fille, je le sens à ma tendresse pour toi.

CÉNIE.

Hélas, Monsieur ! il n'est que trop vrai que j'ai perdu le meilleur des peres !

DORIMOND.

Tes pleurs m'ont saisi, ta douleur a troublé mon jugement : la réfléxion m'éclaire ; un tel crime n'est pas seulement vraisemblable. On te trompe, ma chere enfant, ou toi-même abusée...

CÉNIE.

J'ai vû, Monsieur, j'ai lû la fatale vé-

rité écrite de la main de Méliſſe.

DORIMOND.

La perfide ! me trahir auſſi cruellement, moi qui l'adorois ! non, je ne puis le croire. Qui ſeroient les complices de cette horrible fourberie ?

CÉNIE.

Méricourt pourra vous en inſtruire ; je vous ai déja dit qu'il en étoit le dépoſitaire.

DORIMOND.

Méricourt ! ſe peut-il..... je le fais chercher ; il ne paroît point ! il craint ſans doute ma préſence. Ah, Cénie ! devois-tu me révéler ce funeſte ſécret ?

CÉNIE.

Pouvois-je le garder ? pouvois-je vous tromper ?

DORIMOND.

Mais tu m'ôtes la vie : ſi je te perds, tout eſt perdu pour moi.

CÉNIE.

Ah, Monſieur ! vos bontés mettent le comble à mes maux. Ne voyez plus en moi qu'une malheureuſe victime de l'ambition. Je ne ſuis plus digne de votre tendreſſe ; ne m'accordez que de la pitié : ne me rendez point odieuſe à moi-même, en me chargeant du malheur affreux de votre perte.

DORIMOND.

Eſt-ce donc de toi que je me plains, ma chere enfant ? Sois toûjours ma fille, & mes jours ſont en ſûreté. Méricourt ne vient point ! qu'il tarde à mon impatience ! O Ciel ! le voici : mes ſens ſe troublent à ſa vûe. (*à Cénie*) Ne ſortez point. (*à Orphiſe*) Madame, demeurez. Ciel ! que va-t-il dire ?

SCENE III.

CÉNIE, ORPHISE, DORIMOND, MERICOURT.

DORIMOND.

APPROCHEZ : venez, s'il ſe peut, détruire le ſoupçon d'un forfait dont je ne ſçaurois vous croire le complice.

MERICOURT.

Moi, Monſieur !

DORIMOND.

Qu'eſt-ce qu'une prétendue Lettre de Méliſſe qui vous rendroit auſſi coupable qu'elle ? Si vous pouvez vous juſtifier, ne tardez pas.

MERICOURT.

Pour me juſtifier, il faudroit ſçavoir de quoi l'on m'accuſe.

DORIMOND.

Je vous l'ai dit : on parle d'une Lettre de Méliſſe, qui renferme un myſtére odieux. Si vous avez des preuves du contraire, ne balancez pas à les mettre au jour.

MERICOURT.

Qui peut être aſſez hardi, pour porter juſqu'à vous ? . . . . .

CÉNIE.

Moi, Monſieur : la vérité ſera toûjours ma loi.

DORIMOND.

Voyez donc ce que vous pouvez oppoſer à cette accuſation : parlez.

MERICOURT.

Oui, je parlerai : je ne ſaurois trop-tôt punir l'ingrate qui veut vous donner la mort. Apprenez donc qu'elle n'eſt point votre fille ; Méliſſe preſſée de ſes remords, rend dans cette Lettre un témoignage authentique à la vérité.

DORIMOND.

DORIMOND, *après avoir lû bas.*

Qu'ai-je lû ? Se peut-il que tant d'horreurs ? . . . . . Cruelle Méliſſe ! que vous avois-je fait pour me jetter dans l'erreur, ou pour m'en tirer ? ma mort ſera le prix de vos forfaits !

MERICOURT.

Elle a craint de perdre votre tendreſſe.

DORIMOND.

Avec quelle perfidie en m'accablant de careſſes, elle excitoit en moi un amour paternel, hélas ! trop bien fondé ! . . . . Mon cœur ſe déchire à ce cruel ſouvenir.

CÉNIE.

Monſieur, calmez votre douleur.

DORIMOND.

Et vous, malheureux, qui me gardez depuis ſix mois ce funeſte dépôt, quelles raiſons vous y engageoient ?

MERICOURT.

En vous découvrant cette triſte vérité, c'étoit, je l'ai prévû, vous porter le coup mortel. Plûtôt que de m'y réſoudre, vous ſçavez à quoi je m'étois réduit. J'épouſois une inconnue ſans aveu, ſans parens. Que n'aurois-je pas ſacrifié, pour vous conſerver une erreur qui vous étoit chere ?

DORIMOND.

Eh ! pourquoi donc m'en tirer ? pourquoi ſe ſervir de ces cruelles armes pour perdre Cénie, ou pour l'engager dans un hymen qu'elle abhorre ? Méricourt : ton cœur ſe dévoile . . . Briſons là-deſſus. Tu ne goûteras pas le fruit de ta trahiſon. Cénie : je vous adopte.

MERICOURT.

Qu'entends-je ?

CÉNIE.

Moi ! je ſerois toûjours votre fille ! . . Monſieur. . . . . . Ah ! modérez vos bon-

tez ; je ne ſuis pas digne de cet honneur,

DORIMOND.

Tu es digne de mon cœur, tu es digne de ma tendreſſe ! Ma chere enfant, rentres dans tous tes droits.

CÉNIE.

Non, Monſieur : votre gloire m'eſt plus chere que mon bonheur. Souffrez qu'une retraite enſeveliſſe avec moi l'ignorance où je ſuis des malheureux à qui je dois la vie.

DORIMOND.

Tes parens ſont des infortunés: Eh, bien! ils n'en ſont que plus reſpectables. Que nos chagrins diſparoiſſent. Madame, tout ceci m'ouvre les yeux ſur les mauvais procédés dont on vous accuſoit : demeurez avec nous, reprenez vos fonctions auprès de ma fille.

CÉNIE.

Monſieur . . . .

DORIMOND.

Je ne t'écoute plus : je te donne mon nom, mon bien ; & plus que tout cela ; l'amour d'un pere tendre.

CÉNIE.

Je me jette à vos pieds.

MERICOURT.

Attendez un moment pour exprimer votre reconnoissance. Vous auriez, Monsieur, de justes reproches à me faire, si je tardois plus long-tems à vous faire connoître le digne objet de votre adoption. Cette Lettre est pour Mademoiselle : mais vous pouvez la lire.

DORIMOND *lit.*

Ce n'est pas sans pitié que je vous révéle votre naissance : mais je touche au moment de la vérité. Votre mere vous croit morte, & son erreur assûroit encore mon sécret : vous pouvez l'en instruire. Informée de l'extrême misére où elle étoit réduite, je l'en tirai pour vous servir de Gouvernante. C'est dans ses mains que je vous remets.

CÉNIE, *dans les bras de ſa mere.*

Vous êtes ma mere ! mes malheurs ſont finis.

ORPHISE.

Ma chere fille ! Quoi, c'eſt vous que j'embraſſe !

CÉNIE.

Ma mere ! que ce nom m'eſt doux !

ORPHISE.

Trop malheureux enfant ! hélas : que vous êtes à plaindre !

CÉNIE.

Je dois le jour à la vertu même : mon ſort eſt aſſez beau.

DORIMOND.

Voilà le dernier coup que le perfide me réſervoit. Un mortel ſaiſiſſement ... (*à Cénie*) trop aimable enfant ...... je ne ſaurois parler ... je me meurs ...

CÉNIE, *courant à Dorimond.*

Ah ! Monſieur ....

MERICOURT.

Laiſſez : on ſe paſſera de vos ſoins ; vous n'êtes plus rien ici.

SCENE IV.

CENIE, ORPHISE.

CÉNIE.

MA mere, ayez pitié de moi, le courage m'abandonne, je ne ſaurois ſupporter le mépris.

ORPHISE.

Rappellez votre courage, ma chere fille.

CÉNIE.

Que je vous aime ! Je ne devrois ſentir que ma tendreſſe. Ah ! ne jugez pas de mon cœur dans cet affreux moment : la joie, la douleur, l'indignation l'agitent avec tant de violence . . . . . .

ORPHISE.

Ces mouvemens ſont naturels, ma chere enfant. Vous avez vû le bonheur : il a diſparu. Cependant ne déſeſpérez pas ; peut-être un jour le Ciel moins rigoureux...

CÉNIE.

Ah ! je ne regrette rien ; vos bontés me tiendront lieu de tout. Mais ſortons de cette maiſon, où je ne reſpire plus que la honte & le mépris.

ORPHISE.

Allons, allons chercher un azile où nous puiſſions être malheureuſes ſans rougir.

CÉNIE.

Ma mere, puiſſent mon reſpect, ma tendreſſe, ma ſoumiſſion, vous tenir lieu de ce que vous avez perdu ! Je n'oſe vous rappeller le ſouvenir de mon pere.

ORPHISE.

Il n'eſt pas tant d'en parler, ma chere Cénie ; l'ame la plus ferme n'eſt quel-

quefois pas aſſez forte pour ſoutenir tant de diſgraces à la fois. Vous apprendrez un jour avec quel courage votre pere a ſacrifié la fortune à l'honneur. Quel pere ! Quel époux !

CÉNIE.

Que vois-je ? C'eſt Clerval ! Ah ſouffrez que je le fuye.

SCENE V.

ORPHISE, CLERVAL.

CLERVAL.

AH, Madame ! que je vous rencontre à propos ! Mon oncle m'a ordonné de chercher Méricourt : en vain j'ai parcouru toutes les maiſons où il a coutume d'aller : je ne l'ai point trouvé. J'ignore ce qui s'eſt paſſé. A-t-il éclairci le ſort de Cénie ? Parlez :

ORPHISE.

Oui, Monſieur : ſon malheur eſt confirmé.

CLERVAL.

Ah, Dieux ! Madame, ne me cachés rien : quel parti va-t-elle prendre ?

ORPHISE.

Celui de la retraite : il n'en eſt point d'autre pour elle.

CLERVAL.

Eh bien ! oui, Madame, un Couvent eſt un azile reſpectable pour elle. Mais n'aurez-vous pas la bonté de l'y accompagner ?

ORPHISE.

En pouvez-vous douter ?

CLERVAL.

Je connois la bonté de votre cœur. Eh bien ! vous la ſuivrez donc. Mais dans ce moment de trouble, vous ne pouvez prendre les ſoins néceſſaires à ce nouvel établiſſement : ſouffrez que mes ſervi-

ces...... je me charge de tout, je vais tout préparer.

ORPHISE.

Arrêtez, Monſieur : tant d'empreſſement à ſervir les malheureux honoreroit l'humanité, s'il étoit dépouillé de tout intérêt. Mais vous aimez Cénie. Dans la ſituation où elle ſe trouve, vos ſoins ne peuvent plus être qu'injurieux pour elle.

CLERVAL.

Ah, Madame ! Qu'oſez-vous dire ? Oui, je l'adore : & le Couvent où je vous conjure de l'accompagner, vous doit être un ſûr garant de mes intentions. Vous lui tiendrez lieu de mere. Soumis l'un & l'autre à vos volontez, je ne la verrai qu'autant que vous l'approuverez. Et ſi ce n'eſt aſſez, je m'engage à ne la voir, qu'en lui offrant ma main.

ORPHISE.

Vous ! épouſer Cénie ! Y penſez-vous, Monſieur ?

CLERVAL.

Oui, Madame. Je ſçais ce que vous pouvez m'oppoſer; mais toutes les chiméres adoptées par les hommes diſparoiſſent à mes yeux, dès qu'elles entrent en comparaiſon avec la vertu.

ORPHISE.

Cette généroſité ne ſuffit pas à un homme comme vous : il doit ſe reſpecter dans le choix de ſon cœur. Si la naiſſance de Cénie ſe trouvoit d'une telle obſcurité, qu'elle vous fît rougir?...

CLERVAL.

Non, Madame : les hommes ne s'aviliſſent que par leur propre baſſeſſe. Le tems vous apprendra.....

ORPHISE.

J'admire avec quelle adreſſe les paſſions transforment leurs déſirs en vertus! Un zéle trop ardent eſt ſouvent le plus prompt à ſe démentir; un malheur récent échauffe l'imagination : l'héroïſme s'em-

pare de l'esprit ; on veut tout entreprendre pour les malheureux : insensiblement on s'accoutume à les voir ; on se refroidit, & l'on devient comme les autres hommes.

CLERVAL.

Ah, Madame ! en m'accablant de douleur, ne m'accablez pas de mépris. Je n'aurai pas d'autre épouse que Cénie, recevez-en ma parole d'honneur.

ORPHISE.

Je l'accepte, Monsieur . . . . . Cénie est ma fille.

CLERVAL.

Vous êtes sa mere ? tous mes vœux sont remplis.

ORPHISE.

Non, Monsieur. Reconnoissez l'effet de votre aveugle transport : que ceci vous serve de leçon. Je vous rends votre parole.

CLERVAL.

Et moi, je la confirme par tout ce que

l'honneur a de plus sacré. Madame, accordez-moi votre confiance sur les foibles services que je puis vous rendre, & donnez-moi le tems de mériter votre estime.

ORPHISE.

Je vous honore, Monsieur; & je vais vous en donner une preuve. L'affreuse circonstance où je me trouve, m'engage à me confier à vos soins; j'accepte pour ces premiers momens les services que vous m'offrez. Cherchez nous une retraite; donnez-moi un guide pour nous y conduire; la décence ne vous permet pas de nous y accompagner. Allez: je vais tout préparer pour mon départ, & prendre congé de Dorimond.

CLERVAL.

Et moi, je cours exécuter vos ordres; & je reviens vous avertir.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLERVAL, DORSAINVILLE.

DORSAINVILLE.

REPOSEZ-VOUS sur moi ; j'aurai ſoin de tout.

CLERVAL.

Ne les préſentez point comme des infortunées. Les malheurs ne ſont pas toujours une bonne recommandation.

DORSAINVILLE.

Je ſçais ce qu'il faut dire.

CLERVAL.

Qu'elles ſoient bien traitées : ſi la penſion ne ſuffit pas, on la doublera.

DORSAINVILLE.

Vous m'avez dit tout cela.

CLERVAL.

Recommandez ſur-tout que l'on vous avertiſſe, s'il arrivoit la moindre incommodité à Cénie.

DORSAINVILLE.

Je n'y manquerai pas.

CLERVAL.

Faites bien ſentir que ce ſont des femmes de mérite. Ce n'eſt qu'en montrant pour elles une grande conſidération, que vous pourrez leur en attirer.

DORSAINVILLE.

Je n'oublierai rien.

CLERVAL.

Qu'il eſt fâcheux dans de certaines

circonſtances de ne pouvoir agir ſoi-même !

DORSAINVILLE.

Quoi ! doutez-vous de mon zéle ?

CLERVAL.

Non, cher ami. Mais vous ne connoiſſez point les deux perſonnes qui méritent le plus qu'on s'intéreſſe vivement à elles.

DORSAINVILLE.

Vous les aimez : cela me ſuffit.

CLERVAL.

Il faut ſervir les malheureux avec tant de circonſpection, d'égards & de reſpect !

DORSAINVILLE.

Qui doit mieux que moi ſçavoir les ménager ?

CLERVAL.

Il eſt vrai : mais un homme de courage contracte une certaine dureté pour lui-même, qu'il peut étendre ſur les autres,

tres, ſans même qu'il s'en apperçoive. Il eſt mille petites attentions qu'on ne peut négliger, ſans bleſſer ceux qui ont droit de les attendre.

DORSAINVILLE.

Je ne manquerai à rien ; je vous en donne ma parole.

CLERVAL.

Quel inconvénient y auroit-il que je vous accompagnaſſe à cette premiere entrevûe ? Je parlerois vivement : c'eſt le prémier moment qui décide : il eſt important.....

DORSAINVILLE.

De n'en point trop dire. Loin de les ſervir, votre âge, votre ton pourroient faire un mauvais effet. Je crains déja que vos arrangemens ne nuiſent à leur réputation.

CLERVAL.

Comment ?

DORSAINVILLE.

Par un faſte qui me paroît déplacé. Il eſt bien difficile que leur avanture ne tranſpire pas : que voulez-vous que l'on penſe de ce que vous faites pour elles ?

CLERVAL.

Cela ne me regarde plus ; je ne fais à préſent qu'exécuter les ordres de mon Oncle.

DORSAINVILLE.

Qu'importe ? Il eut été plus prudent de les mettre d'abord ſur un ton approchant de leur état.

CLERVAL.

De leur état ! Ah ! gardez-vous de croire qu'il ſoit tel qu'il paroît.

DORSAINVILLE.

Avez-vous des éclairciſſemens là-deſſus ?

CLERVAL.

Il n'en eſt pas beſoin : tout parle en elles, tout annonce ce qu'elles ſont.

DORSAINVILLE.

Je crois que la mere & la fille ont mille qualités ; mais enfin ce ne sont pas des preuves.

CLERVAL.

Depuis longtems je soupçonne Orphise de cacher sa naissance. Tout ce que je vois me le confirme ; mon respect ne l'étonne point : il lui est naturel d'entendre le ton dont je lui parle ; elle devine sans doute ce que je pense d'elle, & cependant elle ne me dément point.

DORSAINVILLE.

Elle vous a fait grace de l'affirmative. Il est peu de gens de cette espéce, qui n'ayent une histoire toute arrangée du malheur qui les a réduits à servir.

CLERVAL.

Ami, en cherchant à avilir ce que j'aime, pensez-vous ?...

DORSAINVILLE.

J'ai tort. Pardonnez à un zéle peut-

être trop prévoyant. Je crains qu'entraîné par votre passion......

CLERVAL.

Je vous entends : vous craignez que je n'épouse Cénie ? Eh, bien ! apprenez que mon parti est pris, que rien ne pourra m'y faire renoncer, qu'elle sera ma femme dès que sa mere y consentira.

DORSAINVILLE.

Quoique mes discours vous offensent, me taire seroit vous trahir.

CLERVAL.

Voilà, voilà ce que je prévoyois ! N'ayant pas de la mere & de la fille les mêmes idées que moi, vos soins manqueront d'égards, votre politesse sera humiliante. O ciel ! s'il vous échapoit...

DORSAINVILLE.

Ah ! cessez de me faire injure ! Je ne suis point assez barbare pour humilier les malheureux. Je respecte ce que vous aimez : mais je ne suis point assez

lâche pour n'oser combattre un penchant qui vous égare.

CLERVAL.

Eh, bien ! vous le combattrez. Mais pour ce moment n'abusez pas du besoin que j'ai de votre amitié ; & sur-tout que Cénie ne s'aperçoive pas de vos sentimens : renfermez votre zéle. Dorimond vient ici : votre présence lui seroit importune ; ne vous écartez pas, je vous en conjure.

SCENE II.

DORIMOND, CLERVAL.

DORIMOND.

CLERVAL : elle se prépare à partir ! Sauves-moi par pitié des adieux que je ne soutiendrois pas. Tu vois un vieillard malheureux réduit au désespoir !

CLERVAL.

Pourquoi vous abandonner à la douleur, Monſieur ? n'êtes-vous pas le maître de garder Cénie ? qui vous en empêche ?

DORIMOND.

Ses refus, que je n'ai pû vaincre, la bienſéance, la compaſſion pour elle & pour moi-même.

CLERVAL.

Si vous vouliez, Monſieur ? . . .

DORIMOND.

Non : il y auroit de la barbarie à la retenir malgré elle, dans une maiſon où tout lui rapelleroit ſon infortune.

CLERVAL.

Eh, Monſieur ! n'eſt-il pas un moyen de vous l'attacher par des nœuds ſi ſacrés, que jamais ? . . .

DORIMOND.

Je l'avois imaginé d'abord : mais l'a-

doption de Cénie te priveroit de mon bien : ce ſeroit une injuſtice dont jamais je ne me rendrai coupable.

CLERVAL.

Eh, Monſieur ! que m'importe votre bien ? diſpoſez-en à votre gré, j'y renonce ; je le ſignerai de mon ſang.

DORIMOND.

Ton déſintereſſement ne peut être une excuſe pour moi. Si je cédois à tes déſirs, ta généroſité dégénéreroit en extravagance, & ma complaiſance en foibleſſe . . . . Je mettrai Cénie & ſa mere à l'abri des coups de la fortune. Tu donneras ce Porte-feuille à Orphiſe ; ce n'eſt qu'en attendant que je m'arrange pour le reſte. Je pretends auſſi que Cénie trouve dans ſa retraite non ſeulement le néceſſaire en abondance, mais les choſes de pur agrément : il faut de toute maniere tâcher d'adoucir ſon infortune.

CLERVAL.

Mon Oncle, achevez votre ouvra-

ge ; ne mettez point de bornes à vos bontés.

DORIMOND.

C'eſt ſur toi, mon cher Neveu, que je dois à préſent les répandre. Je veux réparer mes torts, & te faire un bonheur durable.

CLERVAL.

Oui, Monſieur : il dépend de vous. D'un ſeul mot vous pouvez combler tous les vœux de mon cœur.

DORIMOND.

Si tu aimes, que ne parles-tu ?

CLERVAL.

Monſieur... (*à part*) que je ſuis interdit !... (*haut*) je n'oſe prononcer....

DORIMOND.

Ton embarras fait la moitié de la confidence : achéves, nommes-moi ma Niéce.

CLERVAL.

CLERVAL.

Cénie.

DORIMOND.

Cénie !

CLERVAL.

Oui, je ne puis vivre ſans l'adorer. Vous l'aimez, vous craignez de la perdre ; rendez-lui ſon état, illuſtrez ſa vertu, & que notre félicité prolonge la durée de nos jours.

DORIMOND.

J'apprends ta paſſion avec douleur, ſans pouvoir la condamner. Cénie n'eſt que trop digne d'être aimée ; mais elle ne peut être ta femme.

CLERVAL.

Quel obſtacle invincible ?...

DORIMOND.

Sa naiſſance.

CLERVAL.

Vous vouliez l'adopter ?

DORIMOND.

Je crois te l'avoir dit. Quand j'eus cette penſée, le funeſte ſécret n'étoit découvert qu'à demi. Ses parens inconnus pouvoient ne pas porter la honte dans ma famille. Mais ſa Mere....

CLERVAL.

Orphiſe n'eſt point née pour l'état où elle eſt, Monſieur. Des diſgraces l'ont ſûrement réduite à l'abaiſſement que vous lui reprochez.

DORIMOND.

Vas! mon cher Neveu, tu t'abuſes; ſi elle avoit quelque naiſſance, elle n'en feroit plus myſtére. L'humiliation eſt la peine la plus ſenſible: on ne la ſouffre pas, quand on peut s'en garantir.

CLERVAL.

Elle eſt peut-être d'un rang ſi élevé, que même la modeſtie l'oblige à le cacher.

DORIMOND.

Eh, bien! pour te prouver combien je désire ton bonheur: vois, cherches à donner quelque certitude à tes soupçons. Hélas! je désire plus que toi ce que je ne puis espérer.

CLERVAL.

J'y cours: mais la voici.

SCENE III.

DORIMOND, CLERVAL, CÉNIE, ORPHISE.

CÉNIE.

C'Est à vos genoux, Monsieur, que je viens vous rendre graces de tant de bienfaits. Je n'oublierai jamais que j'eus l'honneur d'être votre fille: vous ne rougirez pas d'avoir été mon pere.

DORIMOND.

Je m'arrache à moi-même en me séparant de toi, & je ne ſuis pas moins à plaindre.

CLERVAL, *qui a parlé bas à Orphiſe.*

Non, Madame : vous n'êtes point ce que vous voulez paroître; dites un mot, vous aſſurez mon bonheur.

ORPHISE.

S'il dépendoit de moi, Monſieur.....

CLERVAL.

Il en dépend, confiez à mon Oncle le ſécret de votre naiſſance. Doutez-vous de ſa diſcrétion? doutez-vous de ſa prudence? Ah Madame! parlez.

ORPHISE.

Le courage & le ſilence ſont la nobleſſe des malheureux. Ne m'enviez pas la ſeule gloire qui me reſte.

CLERVAL.

Monſieur : eſt-ce ainſi que le vulgaire s'exprime ? eſt-il des titres plus nobles que les ſentimens ?

DORIMOND.

Madame : puiſque vous le voulez, je ne ferai aucun effort pour arracher votre ſécret. Mais comment ſe peut-il que votre fille vous ait été ravie, ſans qu'aucun ſoupçon vous ait engagée à faire des recherches, qui nous auroient à tous deux épargné bien des peines ?

ORPHISE.

Les plus funeſtes circonſtances préſiderent à la naiſſance de cette infortunée. Dans cet affreux moment on l'ôta de mes yeux. La mort n'avoit qu'un pas à faire pour venir juſqu'à moi : le Ciel en couroux me rendit à la vie, mais ne me rendit point ma fille. On m'annonça ſa mort. Quelles raiſons m'auroient engagée à prendre des ſoupçons ſur un accident ſi commun ? vous ſçavez le reſte.

DORIMOND.

Oui : j'en ſçai aſſez pour me déterminer. Madame : rendez-moi ma fille, & que l'hymen de Clerval nous réuniſſe !

CLERVAL.

Ah, mon Oncle !

DORIMOND.

Madame, vous ne répondez point ?

ORPHISE.

J'oſe à peine, Monſieur, prononcer une réſolution que peut-être vous trouverez étrange. Dans toutes autres circonſtances vos bontés honoreroient Cénie : dans celles où nous ſommes, la retraite eſt le ſeul parti qui nous reſte.

DORIMOND.

Quoi ! vous me refuſez ?

ORPHISE.

En admirant, en reſpectant vos vertus, en leur payant un tribut de mes

larmes, je ne puis accepter des offre qui auroient fait l'objet de mes désirs dans un tems plus heureux. (*à Clerval*) Monsieur, vous m'avez promis un guide : un plus long retardement ne serviroit qu'à prolonger des regrets que nous devons nous épargner à tous. Daignez les abréger.

CLERVAL, *avec dépit.*

Oui, Madame, oui : vous serez obéie.

SCENE IV.

DORIMOND, ORPHISE, CÉNIE.

ORPHISE.

JE vois que mes refus vous offensent, Monsieur. En effet, que pouvez-vous penser du parti que je prends; quand vous ne devez attendre que de la reconnoissance ? J'en suis pénétrée ; & votre estime m'est trop chere pour

ne pas l'acheter d'une partie de mon ſécret. Jugez-moi, Monſieur : puis-je ravir au pere de Cénie le droit de diſpoſer de ſa fille ?

CÉNIE.

Quoi ! mon pere eſt vivant? Pourquoi n'eſt-il pas ici ? Courons le chercher.

ORPHISE.

Malheureuſe Cénie ! Vous apprendrez tous vos malheurs.

SCENE V. & derniere.

ORPHISE, CÉNIE, DORIMOND, CLERVAL, DORSAINVILLE.

DORIMOND.

CLERVAL : te voilà déja? ma tendreſſe redouble dans cet affreux moment. Madame, ne l'emmenez pas encore, je ſens le prix de chaque inſtant. Monſieur, vous êtes ſans doute cet ami de Clerval, qui veut bien ſe prêter à la

douloureuſe circonſtance où nous nous trouvons? Que ne puis-je payer ce ſervice?..... Si Clerval m'avoit confié plûtôt....

DORSAINVILLE.

Monſieur....

DORIMOND.

Madame, avant de nous quitter expliquons-nous, je vous en conjure. Vous menacez Cénie de nouveaux malheurs! Dois-je les ignorer? Ne pourrois-je les prévenir?

ORPHISE.

Non, Monſieur. Le ſort qui les a raſſemblés ſur ſa tête peut ſeul les faire ceſſer. Souffrez que je vous épagne des confidences qui ne doivent être faites qu'aux cœurs inſenſibles.

DORSAINVILLE.

Quel ſon de voix!.... il porte dans mes ſens une émotion!...

DORIMOND.

Monſieur, je vous les recommande: devenez leur ami & le mien.

DORSAINVILLE.

Monſieur, la reconnoiſſance & l'amitié m'attachent depuis long-tems à votre famille.

ORPHISE.

Qu'entends-je ? . . . . . . quel ſaiſiſſement !

DORIMOND.

Ma chere Cénie ! . . .

CÉNIE.

Que j'expire dans vos bras !

ORPHISE.

Les malheurs l'ont changée. Mais cette voix ſi chere, eſt-ce une illuſion ?

CÉNIE.

Adieu, Clerval.

CLERVAL, *prenant avec tranſport la main de Cénie.*

Ami, donnez la main à Madame.

DORSAINVILLE.

Que vois-je ? . . . je n'en ſçaurois douter.

ORPHISE.

C'eſt lui ! . . . je meurs !

DORSAINVILLE.

Epouſe infortunée ! ouvrez les yeux : reconnoiſſez le plus heureux des hommes, & le mari le plus tendre.

ORPHISE.

Dorſainville ! . . Cher époux ! . . par quel bonheur ? . . . Cénie embraſſez votre pere.

DORSAINVILLE.

Cénie, ma fille ! Ciel ! vous me comblez de biens !

DORIMOND.

Quoi ! Monſieur . . . .

CLERVAL.

Oui, mon Oncle : c'eſt chez vous que le Marquis Dorſainville trouve la fin de ſes peines, & ſon bonheur.

DORIMOND.

Je ſuis prêt à mourir de joie. Madame, quelles excuſes n'ai-je pas à vous faire ? Monſieur, refuſerez-vous Cénie aux vœux de Clerval ?

CÉNIE.

Mon pere, vous avez lû dans mon cœur : ſuis-je digne de vos bontés ?

DORSAINVILLE.

Pourrois-je condamner des ſentimens ſi juſtes ? Vous devez à Clerval vos biens, votre rang, votre pere. (*à Dorimond*) Monſieur, en lui donnant ma fille, je ne m'acquitte pas de tout ce que je lui dois.

CLERVAL.

Cénie... Madame... Mon oncle en me rendant heureux, laiſſerez-vous à mon frere le malheur affreux de votre diſgrace ?

DORIMOND.

Je lui donnerai de quoi vivre dans le grand monde ſa patrie : mais je ne le

verrai pas. Allons, vivons tous ensemble, & que la mort seule nous sépare.

ORPHISE.

Jouissez, Monsieur, du bonheur que vous répandez sur tout ce qui vous environne. Si l'excessive bonté est quelquefois trompée, elle n'est pas moins la premiere des vertus.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

1763.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre: *Cénie, Piéce en cinq Actes.* Fait à Paris, ce premier Octobre 1750. JOLLY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre: A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maitres des Requétes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé ANDRÉ CAILLEAU, Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, des Ouvrages qui ont pour titres, *Cénie, Comédie*; *La Feinte supposée, Comédie*; *Les fausses*

Inconstances, *Comédie* ; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Li-

brairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun en notre Bibliothéque publique, un en celle de notre Château du Louvre, & un en celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits ouvrages, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Sécrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le cinquiéme jour du mois de Novembre, l'an de grace 1750. & de notre regne le trente-ſixiéme. Par le Roi en ſon conſeil. SAINSON.

Regiſtré ſur le Régiſtre XII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 305. *fol.* 378. *conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris le* 18 *Novembre* 1750. Signé, TH. LE GRAS, Syndic.

CATALOGUE

Des Livres qui se vendent à Paris, chez CAILLEAU, *Libraire, rue S. Jacques, au-dessus de la rue des Mathurins, à S. André.* 1751.

A

ARchitecture des Voutes ou l'art des Traits & Coupes des Voutes, très-utile & nécessaire à tous Architectes, Maîtres Maçons, Appareilleurs, Tailleurs de Pierres, & généralement à tous ceux qui se mêlent de l'Architecture, même Militaire; *par le R. P. Dérand, Jésuite:* nouvelle édition, revue & corrigée, avec toutes les figures gravées en tailles-douces, 1 vol. *in fol.* prix 25 livres.

Annales de Tacite, avec des Notes politiques & historiques, *par Amelot de la Houssaie*, *in*-12 4 vol. 10 liv.

Abrégé Historique & Chronologique de l'Histoire d'Angleterre, *par M. Du Tertre*, 3 vol. *in*-12. Paris, 1751. 7 l. 10 s.

Avis pour la conduite d'une ame qui vit uniquement en Dieu, *in*-18. 1 liv.

Almanach Chantant, suivi de la Loterie des Etrennes Magiques, *par M. Nau.*

——*Idem*, Calendrier Lyrique, avec l'Ethomantie des Dames, ou divination de leurs caractéres, *par le même.*

——*Idem.* Tablettes de Thalie, ou Calendrier de l'esprit & du cœur.

Idem.

Idem, Les Oracles de Cythere, ou Calendrier de l'Amour.

——*Idem*, Almanach Lyrique, Astronomique & Phisique.

Almanach des Franc-Maçons & Franches-Maçonnes.

B

Bibliotheque des Philosophes Chimiques: nouvelle édition, très-augmentée de plusieurs Philosophes, *in*-12. 3 vol. avec figures. 12 l.

C

Calendrier Historique des Théâtres, de l'Opera, & des Comédies Fraçoise & Italienne.

Collectio judiciorum de novis erroribus, qui ab initio XVII. sæculi usque ad annum 1737. *in Ecclesia proscripti sunt, studio Caroli du Plessis d'Argentré, Episcopi Tutelensis*; in fol. 3. vol. 75 liv.

Le même en grand papier; *in fol.* 3 vol. 120 l.

Le Tome III. se vend séparément, *in fol.* 25 l.

Conférence de la Fable avec l'Histoire Sainte, *par M. de Lavaur*, *in*-12. 2 vol. 5 liv.

Choix de differentes Pieces nouvelles, qui ont été représentées aux Théâtres depuis quelques années, 3 vol. *in*-12. Paris 1751. 10 l. 10 s.

D

Description historique des Château, Bourg, Forêt & environs de Fontainebleau, avec l'explication des Peintures, Tableaux, Statues, Ornemens, &c. enrichie de plusieurs Plans & Figures, *par M. Gilbert*, 2 vol *in*-12. 6 liv.

La Carte générale de Fontainebleau & Forêt, 1 liv. 4 s.

Défense de la Basse de Viole contre les entreprises du Violon, *par M. le Blanc*, *in*-12,

Le Déjeuné de la Rapée, ou Discours des Halles & des Ports, avec des Bouquets.

E

Essai sur l'esprit, ses divers caracteres & ses differentes opérations, *in*-12. 2 liv. 10 s.

Elémens historiques, ou Méthode courte & facile pour apprendre l'Histoire aux enfans, *par l'Abbé de Maupertuis*, *in*-12. 2 vol. 5 liv.

Etat présent d'Espagne, son établissement, ses révolutions, sa décadence, son rétablissement & ses accroissemens, *par M. de Veyrac*, *in*-12. 4 vol. 10 liv.

G

Grammaire Françoise, *par M. l'Abbé Antonini*, *in*-12. sous presse.

H

Histoire générale, civile, naturelle, politique & religieuse de tous les peuples du monde, *in*-12. 15 vol. broché, 30 liv.

Histoire du Chevalier du Soleil, dont on a tiré sur l'ancien Roman ce qu'on a trouvé de plus essentielle & le plus digne de la curiosité du public, en 2 vol. *in*-12. 5 liv.

Histoire de l'exil de Ciceron, *par M. de Morabin*, *in*-12. 1. vol. 2 liv. 10 s.

I

Imitation de J. C. Traduction nouvelle, augmentée d'un Chapitre qui n'est pas dans les autres éditions, *par M. l'Abbé Lenglet du Fresnoy*, *in*-12. 1 vol. 2 liv. 10 s.

L

Lettres Turques, & les Lettres de Nedim Coggia, nouvelle édition, corrigée & augmentée, 2 parties reliées en 1 vol. Amsterdam, 1751. 3 liv.

Lettre d'un Génois à ſon Correſpondant, Amſterdam, avec des Remarques, & une Lettre d'un Hollandois à un de ſes Amis en France, 1 partie, 1 liv 4 ſ.

M

Memoires Litteraires, contenant des Réflexions ſur l'origine des Nations, & des Diſſertations ſur les propriétés des differentes Eaux & Fontaines brulantes, avec le moyen de multiplier le bled & d'amollir *les terres*, traduits de l'Anglois, *in*-12. 1750. 2 liv. 10 ſ.

Memoires hiſtoriques de Champagne: ſon état, la Deſcription des Villes, Châteaux, Terres, Communautés, Hôpitaux, Commerce, Tribunaux, &c. *par M. Beaugier*, *in*-8°. 2 vol. 6 l.

Memoires & Amours de Mademoiſelle Fanfiche, 2 parties, Amſterdam, 1750. 2 liv.

—— & avantures d'une Femme de qualité, Amſterdam, 1750.

—— du Cardinal Bentiroglio, avec la relation des guerres arrivées en Flandres, & les événemens curieux arrivés dans pluſieurs Cours de l'Europe, traduits de l'Italien, *par M. l'Abbé de Veyrac*, in-12. 2 vol. 5 liv.

Moyen (le) d'être heureux, Ranné & Maſcaves, 2 parties en un vol. *in*-12. 1750. 3 liv.

Maſque (le) ou Anecdotes particulieres du Chevalier de *** Amſterdam 1750. 1 l. 10 ſ.

N

Nouveau Traité du grand Négoce de France, contenant pluſieus Tarifs, aulnages de Toiles, Draps, Manufactures des villes de France; Hambourg, Hollande, Banque, change, Monnoye, avec un Traité de la Marine, jaugeage de Vaiſſeaux de guerre & Navires, ſeconde édition, 2 vol. *in*-12. figures, 5 liv.

O

Oeuvres de M. Rémond de Saint Mard, contenant ses Dialogues des Dieux, les Lettres Galantes & Philosophiques, ses Réflexions sur la Poësie & autres ouvrages, nouvelle édition, corrigée & augmentée, 5 vol. avec figures, Amsterdam 1750. 10 liv.

—— de Vergier, nouvelle édition, revue & corrigée, Amsterdam, 2 vol. petit *in*-12. 5 liv.

Oeuvres nouvelles de Maucroix, ses Satires, & les Epitres d'Horace, 1 vol. *in*-12. 2 l. 10 s.

Observations sur les causes & les accidens de plusieurs accouchements laborieux, avec des remarques sur ce qui a été proposé ou mis en usage pour les terminer, *par M. Levret, in*-8°. avec figures, 3 liv.

Observations sur l'Esprit des Loix, ou l'art de lire ce Livre, de l'entendre & d'en juger, Amsterdam, 1751. broché, 1 liv. 10 s.

P

Pieces dérobées à un Ami, contenant plusieurs Poësies & Chansons, *par M. l'Abbé de Lattaignant*, 2 vol. *in*-12. brochés, Amster. 1750. 6 liv.

La Pipe cassée, Poëme Epique, en 4 Chants, Amsterdam. 1750. 1 l. 4 s.

Parnasso del Eminentissimo Cardinali Delfino, *in*-12. 2 vol. 5 liv.

R

Religion Protestante convaincue de faux dans ses regles de foi particulieres, &c. *par M. Maynard*, *in*-12. 2 vol. 5 liv.

Recueil de differentes Pieces du Théâtre Italien, représentées depuis 1747. 1 vol. *in*-8°. 4 l. 10 s.

S

La Science ou Manuel des Ecuyers, avec un re-

cueil de remedes très-intéressans pour tous les Chevaux & Animaux, *par M. de Begrieres*: seconde édition, 1 vol. *in*-8°. Paris 1751. 3 l.

T

Traité des Ponts, où il est parlé de ceux des Romains, & de ceux des Modernes, de la différence de toutes sortes de Ponts, des matériaux dont on les construit; avec les Edits, Déclarations, &c. rendus sur la même matiere, *par M. Gautier*, Inspecteur des Ponts & Chaussées, 1 vol. *in*-8°. avec figures, 9 liv.

—— des Chemins, où il est parlé de ceux des Romains & de ceux des Modernes, suivant qu'on les pratique en France, de leurs figures, de leurs matieres & de leurs dispositions dans toures sortes de lieux, des pavés des grands Chemins, & de ceux des rues dans les villes, &c. 1 vol. *in*-8°. nouvelle édition, *par le même*, 8 liv.

Théorie & prati ue des Sacremens, des Censures, des Monitoires & des Irrégularités, *in*-12. 3 vol. *par un Prêtre.* 9 liv.

—— Théologie morale, ou Résolutions des cas de conscience, *in*-12. 4 vol. *par le même*, 10 liv.

Traité des vraies & fausses idées, *par M. Arnaud*, *in*-8°. 1 vol. 3 liv.

Traité de Physique, sur la pésanteur des corps, *par le P. Castel*, *Jesuite*, *in*-12. 2 vol. 6 liv.

V

La Vie & les Amours de Properce Chevalier Romain, *par M. Gillet de Moivre*, *in*-12. 2 l.

—— de Pierre Arétin, 1 vol. petit *in*-12. figures, Amsterdam, 1750. 2 liv.

Les vrais Plaisirs, ou les Amours de Vénus & d'Adonis, Amsterdam, 1750. 1 liv.

Voyage de Syrie & Mont-Liban, *par M. de la Roque*, 2 vol. *in*-12. avec figures, 5 liv.

—— *Idem*. de l'Arabie heureuse, 2 vol. avec figures, 6 liv.

—— au Levant, ès années 1731 & 32, *par M. Tollot*, *in*-12. 2 liv.

—— & Retour de Saint Cloud, par mer & par terre.

—— au Séjour des Ombres, à Madame de ***.

PIECES NOUVELLES imprimées en 1748.

Le Philosophe duppe de l'Amour, Comédie.

Les Petits Maîtres, Comédie, réimprimée en 1751.

Le Miroir, Comédie.

Le Bacha de Smirne, Comédie.

L'Année Merveilleuse, Comédie.

1749.

La Mort de Bucephale.

Le Pot de Chambre cassé, Tragédie pour rire; & Comédie pour pleurer.

Les Parfaits Amans, ou les Métamorphoses, Comédie, réimprimée en 1751.

Le Retour de la Paix, Comédie de M. de Boissy.

Benjamin, ou reconnoissance de Joseph, Tragédie.

1750.

Le Provincial à Paris, Comédie.

La Feinte supposée, Comédie.

Caliste, ou la belle Pénitente, Tragédie.

Mérope, Tragédie nouvelle de Mr. Clement.

Le Marchand de Londres, Tragédie Bourgeoise, seconde édit. revue & augmentée en 1751.

La Petite Sémiramis, en cinq Actes.

Le Plaisir, Comédie, avec un Divertissement.
La Musique se vend séparément.
Le Magnifique, Comédie avec Divertissement.
Les Souhaits, Comédie.
Momus Philosophe, Comédie.
Electre d'Euripide, Tragédie.
Les Veuves, Comédie.
La Colonie, Comédie.

1751.

Les Fausses Inconstances, Comédie.
Vanda, Reine de Pologne, Tragédie.
La Partie de Campagne, Comédie.
Cénie, Piece en cinq Actes.

Il se vend aussi chez le même Libraire plusieurs Divertissemens, des Pieces de Théâtre & autres, sçavoir :

L'amusement des Dames, ou Recueil de Menuets, Contre-Danses, Vaudevilles de Table, Airs à boire, Duo avec accompagnement, 10 parties finies.

La Toilette de Vénus dressée par l'Amour, contenant des Menuets, Contre-Danses, Vaudevilles, Airs nouveaux & choisis, 10 parties finies.

Le Passe-temps agréable & divertissant : ce Recueil est rempli de Vaudevilles, Rondes de Table, Duo, Brunettes & autres, 10 parties finies.

Le Dessert des petits soupers de Madame de *** à Monsieur de ***, 4 parties.

Amusemens champêtres, ou les avantures de Cythere, Chansons nouvelles à danser, 1 partie.

Recueil des Menuets, Contre-Danses & Vaudevilles chantées aux Comédies Françoise & Italienne, 10 parties.

Recueil d'Airs & Menuets, Contredanses, Parodies chantées sur les Théâtres de l'Acadé-

mie Royale de Musique, & de l'Opera Comique, 9 parties.

La Nôce de Village, Ballet Pantomime, utile pour tous ceux qui jouent la Comédie.

La Paix, Cantatille nouvelle à voix seule avec accompagnement, 1 parties.

Toutes ces Pieces se vendent en 5 volumes, reliés ou séparément, & sont très utiles à toutes les Sociétés qui veulent jouer la Comédie.

AVERTISSEMENT.

Comme on a fort gouté ces Recueils, & qu'on y a trouvé tout ce qui a paru de plus joli & de plus récréatif; l'Editeur a entrepris de les continuer & de mériter l'approbation du Public, par son empressement à lui donner ce qu'il y aura de meilleur & de plus amusant. On voit d'ailleurs qu'ils sont d'une ressource infinie pour les Etrangers & pour ceux qui jouent des Instrumens; puisqu'ils renferment les airs les plus intéressans & les plus propres à former les jeunes gens, & les perfectionner dans la Musique.

On trouve chez le même Libraire un Assortiment général de tous les Théâtres & Pieces détachées, tant anciennes, que nouvelles, & toutes sortes de Livres d'Assortimens, tant de Paris que des Pays Etrangers.

BINDING ... CT. ... 1969